

L'ARCHE *Editeur*

Wolfgang HILDESHEIMER

Marie-Stuart, scène historique

Traduit par
Henry BERGEROT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Henri Fuldcheimer

STUART

1944

Texte de Jacques-Henry BENOIST

L'ARCHE
88 RUE BONAPARTE
75006 PARIS - 0641499
R.C. PARIS 5 572 127 009

Personnel :

Mary

Miss femme de chambre

Miss femme de chambre

Miss cuisinière

Miss couturière

Mr serviteur

Mr serviteur

Mr porteur

Mr valet de chambre et secrétaire

Mr

Miss (maut)

Miss

Miss

Miss

Miss (invisible)

le bourreau et son fils
observent l'air.

hystérie de l'antiquaire venant ! Comme si mainte-
nant ou jamais ... ici ou ailleurs ... (elle rit,
mais s'efforce de ne pas perdre pied. Comme plus haut)
... et ne s'adresse in tentatio ...

le bourreau

le bourreau tout en la
regardant.

(débatrice et concluant) Amen ... Amen !!

le bourreau et son
fils, il se voit
de l'autre côté

Mary

Vi ... (elle prie avec un défilé rapide)
de nos ... inter ... (elle prie, qui
paraît être une prière ... - est ... -
(un temps) contribus.

Qui ... Qui ... il est encore là, non ?
sur ... (elle prie, qui paraît être
une prière ...)

le bourreau

(elle prie, qui paraît être une prière ...
de nos ... (elle prie, qui paraît être
une prière ...)

Mary

(elle s'est débarrassée du bourreau et elle est
parvenue à se faire le ton) d'inter ...
simpli ... (elle prie, qui paraît être
une prière ...)

Le bourreau

(il l'assure prompt, fermement, lui aussi à sa place
Madame, mais cette fois c'est sérieux : j'ai fait
mon travail. C'est pour ça que je suis ici. Il est
temps.)

Mary

(elle se penche vers lui, en extase, ... et se tord
de douleur, (très fort) et sanglote - et
s'écrie tout près de) dext. ca. tu. cri. ...

Le bourreau

(il se penche vers elle une fois d'être sûr qu'elle
ne va pas le laisser, qu'elle va lui parler
secret. Elle s'écroule sur le billot et se
dresse vers elle pour tout à l'heure. Se penche vers
elle, qui se courbe.)

MARY

(très fort et chantant presque) ... virtute d'effere
... et te state tharis, atque d'effere te d'effere,
con. ...

(elle pousse un cri strident, un cri de ravissement
pour ainsi dire) Aaaaah ! (ça va retomber) Aaaaah !
C'est elle, la mort ! la mort !

Le bourreau

(se penche vers elle ... Oui, je pense que c'est
c'est le moment, mais ce n'est pas le moment de
le dire.)

Je veux dire : dans les mille ans, les autres s'écroulent
mais l'Inde. L'Inde, Hedane, se reconstruit sans la mort, se
reconstruit, elle, votre science, la science.

Mary

(elle se précipite à haute voix et s'écrie)
... d'ailleurs, Hedane, reconstruit...

Le Bourreau

Mary

(il lui coupe la parole
et continue avec une
sorte de routine qu'on
guste tout de suite) ...

... réalisme. Terrible
travail, comme ce travail, la
activité, Hedane

... Hedane, Hedane.
Hedane, Hedane, Hedane
Hedane. Hedane, Hedane,
Hedane, Hedane, Hedane
Hedane, Hedane, Hedane

Mary

Mary, Hedane ?

Le Bourreau

Mary-Bourreau, Hedane.

(offensé) Hedane, Hedane, Hedane !

Mary

Mary, Hedane ? Hedane, Hedane, Hedane !

Le bourreau

Mais non, dit-elle. Je vous l'ai déjà dit, je suis
votre bourreau.

Mary

Non, non !

Le bourreau

Vous ne me me parle pas sur ce ton. Je suis l'
bourreau de Londres. Même le roi d'Espagne, le
pape lui-même, Maître Jacques s'il en est.

Mary

Non, non !

Le bourreau

Vous savez, dit-elle, le certain je suis, c'est
franc, ça vient souvent avant le sort. Mais par
contre, dit-elle, ça s'arrête. Et vous voulez
me faire croire que...

Mary

Vous savez, dit-elle, que...

Le bourreau

La plupart des victimes sont orthodoxes, dit-elle.

et elles rient, toujours le même refrain. Elles sou-
rent par leur foi ...

Mary

bonne nuit.

Le bourreau

... à ce qu'elles prétendent. Mais la plupart de tout
il ne se fait de très choses. Quel ? Je n'ai saisi rien,
ce n'est pas ces oisemens. Je suis bourreau, j'en ai
pas peur.

Mary

(elle s'écoute pas) Oui, comme moi. Je ne me, me,
suis, pour sa foi. Je meurs martyre - et rest-étre
côté de la croix.

Le bourreau

Ça ne peut bien, l'heure. Ça ne me retarde pas, il a
mon travail à faire. Et ça, sans tarder. Le temps
marche. Aussi je vous demande maintenant ...

MARY

(elle l'interrompt brusquement) Silence !!!
les voix - maintenant les voici, les voix.
Je l'ai dit et dit.

(elle s'écoute pas)
Non, pas encore. Pas encore les voix, mais quelques
chez elle, encore, peut-être, chose s'annonce, le lieu-

... elle ne se souvint
de rien...
... elle se souvint
uniquement de repliant
les bûches.

... elle se souvint, elle se souvint fortement dans des sou-
venirs... (lents) Mary ! (de temps, Marie ! (un
temps) Marie ! (un temps) Non, pas encore. Mais elle
était... elle fait partie du destin... elle,
elle... (mais elle ne se souvint pas...)
... oui, bientôt, oui, - alors les anges ca-
chant son nom à pleine voix. Fort ! Un chœur. Il y
avait encore d'autres.

Le bourreau

... il se souvint ! Ça était un monde...
... d'autres...
...

Mary

... elle se souvint, elle se souvint un autre registre, elle
se souvint... Neuf chœurs. Mais ils se
disaient en tempore...

Le bourreau

... elle se souvint...
... elle se souvint...
... elle se souvint...

Mary

... non, pas toujours. Je crois qu'ils se traitent
maintenant. Mais bientôt ils chanteront non non. Non
non oui si tu es une poupée, oui si tu es une
cerise ? - oui, oui ? - est-ce Kostas ?

Le bourreau

Je ne pourrais vraiment pas vous dire.

Mary

Elle porte brusquement
les mains à ses joues.
Elle souffre.

(brusquement) Silence ! Maintenant !
Aaaaah ! Cette douleur !

Le bourreau

Laissez-moi faire mon travail, Madame. Il n'en sera
bientôt plus question, de vos douleurs.

Mary passe la main sur
ses yeux, puis sur son
visage et son cou, elle

Mary

Insupportable - Insupportable depuis dix ans et de-
puis dix ans supporté ... Oui ... tout cela qui est
défait - qui est déjà fait - mais quelque chose
qui rassemble le tout et le fait persister.

Elle se penche et ses
lèvres
Elle se penche et apprécie
la douceur de son
visage.

(communicative soudain) J'étais belle autrefois ...

Le bourreau

C'est ce qu'on dit, Madame.

Mary

... Incomparablement - on m'appelait la plus belle de
toutes ... (elle retombe) Mais maintenant je ne peux
plus supporter mon propre souffle ... (ferme à nou-
veau) Oui ... oui ... il est temps !

Le bourreau saisit Mary
brusquement par le
bras et tente de la res-
susiter.

Le bourreau

Très juste, Madame. Venez maintenant ! Ça suffit !
C'est moi le maître ici maintenant.

Mary

Le bourreau en a assez.
Il ne parle plus atten-
dant à Mary mais il
s'agenouille près du
billot pour l'examiner.

Elle se penche sou-
dain, rapide, les mains
jointes sur son cœur.

Mon maître ! Mon maître ! Je ne peux plus bouger !
Je suis paralysée. (Elle rit soudain) Le maître, dis-
tu ? Et où est le maître ici ? - Un jour vous verrez tous
qui est le maître ici et partout ! (furieuse) Où sont-
ils donc tous ? Abandonnés de tous ! (elle appelle)
Jane ! Jane ! Où est le maître ? (elle se penche
soudain) Où suis-je donc en fait ?

Assah !

Le bourreau

Le bourreau examine le
billot et frappant
dessus

Je n'aime pas ça du tout. Tout est recouvert de tissu.
On ne voit plus le bois sous le velours. On a re-
bourré le billot pour la reine. Autrefois la reine
Anne s'est contentée de bois comme tout le monde.
(à Mary qui n'écoute pas) Mon maître trouvait ce re-
bourrage trop charitable.

Mary

Le bourreau commen-
ce à décharger la char-
gée. Il en sort il -
en sort une masse de bour-
reau démesurément grande
dont le fer est dans un
côté.

(elle a pitié furieuse) Jane ! Anne !

Le bourreau

Une fois, pour un peu, la hache aurait rebondi. C'é-
tait - attends voir - c'était pour le Comte de Dorset.
J'ai dû m'y reprendre à deux fois. Mais cette fois-ci
je veux éviter ça.

Le bourreau se penche
sur la hache, et
les yeux s'arrondissent,

elle se lève comme un-
gorgonille et, sans plus
songer à ses douleurs,
cherche vainement l'air-
froid, l'air pur, comme
si, par miracle, le jour-
nalement le soleil, il
pouvait lui donner satisfac-
tion quelconque. Elle est lavée.

Mary

La ! - La voilà !

Le bourreau

Merci. Madame, merci beaucoup. Finie la paralysie,
hein ? Oui, nous connaissons ça. On oublie tout à
coup puis tard ça revient, parfois même pis. Mais
tout finit par passer.
Oui ça va. C'est assez dur, je pense. Avec vous ça
ne paraît pas trop difficile, Madame.

Mary

C'est ça, oui - voilà comme elle est. Jamais encore
je n'ai vu de vue de si près.

Le bourreau

Plus on la voit de près, Madame, plus elle paraît
grande. Vous ne devriez pas la regarder. Ça fait
peur, c'est tout.

Mary

(sursaillant) Contre la moi, contre la moi ! Je veux
l'embrasser. Je veux la prendre !

Le bourreau

Une bonne hache, Madame. Vous pouvez vous y fier.
Comme à la main qui la manie.

Mary

(elle n'écoute pas, elle écoute rarement) Montre-la
moi ! Montre-moi le fer. Je veux passer les doigts
dessus, toucher le fer.

Le bourreau

(toujours distraitement, il est occupé à autre chose)
Elizabeth neuve, Madame. Pour les personnes haut placées
il y a toujours une hache neuve.

Mary

(excitée, à l'aide-bourreau) Laisse-moi la prendre.

Le bourreau

Plus maintenant on s'en sert pour les criminels ordinaires
mais ça n'est pas mon affaire, ça n'est pas l'affaire
du premier bourreau.

Mary

(à l'aide-bourreau) Elle est lourde ? Laisse-moi la
tenir.

Le bourreau

Mais pas celle-là. Celle-là ne servira plus pour per-
sonne : elle est déjà promise. On m'a fait une offre

importante, en or ! Je n'ai pas le droit de dire qu'il
Mais interdit de la nettoyer, le sang reste dessus.
Je la donnai aujourd'hui même.

Mary ne prête pas at-
tention au bourreau.
Elle regarde la hache
fixement.

Le bourreau et son aide
s'écartent, le bourreau
s'adresse à Mary.

Le bourreau s'adresse
à Mary. Il s'adresse à
Mary.

Le bourreau s'adresse
à Mary de haut en bas.

Le bourreau est occupé
à travailler près de la
table. L'aide-bour-
reau prend la hache et
s'adresse à Mary de
haut dans la char-
rette.

Mary

Non, jamais encore je ne me suis trouvée si près. Je
n'ai pas regardé souvent. Seulement quand on l'exi-
geait de moi. Je n'aime pas voir le sang. Les larmes
non plus, je n'aime pas les voir.

(soudain communicative à nouveau, Mon frère disait
toujours que si c'était moi qui donnait l'ordre d'être
exécuté je devais le regarder, que je n'avais pas le
droit de me contraindre. Lui au contraire, pendant ses
conversations à mort n'étaient jamais assés assés et
sans son frère. Une fois seulement il a été appelé,
mais c'est moi qui voulais. C'était ce jeune polé
qui venait de France ... (comme à elle-même, troublée)
Comment s'appelait-il ? Je ne sais plus ... Il était
couché dans son lit, un de ses chiens l'a trouvé.
C'était un - le chien - je me souviens du chien -
mais pas de ce jeune polé - il était couché dans son
lit. Il se regardait me déshabiller. Il ne fallait
pas qu'il restât en vie.

Le bourreau

(distraitement) Ça, je n'en sais rien, Madame. Je ne
prétends pas être jure en la matière qui doit rester
en vie ou ne pas y rester ? Je ne tranche pas des
problèmes, Madame, moi, je tranche les têtes.

(à son aide) Déballe. Range tout bien en ordre l'un à
côté de l'autre !

Mary

(Elle n'écoute pas, elle est dans ses souvenirs)
Non, il ne fallait pas qu'il restât en vie. C'était
aussi l'avis de ... (mais elle ne se souvient pas de
qui) Il m'a écrit un beau poème. Il l'a lu encore à
haute voix avant qu'il ... avant qu'on ne le ... Un
sonnet. Cela commençait ... (mais cela non plus ne
lui revient pas) J'ai tout oublié. Non seulement les
verses, mais les visages et les noms. (L'idée lui
vient d'un nouveau rôle) Cui, tout oublié. Je me suis
détachée de tout. Détachée de cette terre. Cui, c'est
cela : l'éternité et en paix. (Soudain s'élever une voix
venant d'une lettre) Je dois encore dicter des
lettres ! Au roi Philippe de ... au pape ! Mon secré-
taire ! (Surtout) Où sont-ils donc tous ? Ils pré-
sent la dernière nuit à dormir ! (elle appelle, éter-
nellement) Andrew ! Jane ! Anne ! Gervais !

Le bourreau

(d'instinct) Madame, il ne viendrait à l'idée d'
personne de vous être en ce moment en train de par-
ler à votre bourreau. Vous ne devriez pas être ici,
non plus. Vous devriez vous habiller, vous apprêter.
À quel vous ressemblez tout de même ! Une reine !

Mary

Et prendre encore des dispositions ! mes derniers
biens, mes derniers bijoux ! Il ne me reste pas grand-
chose, tous m'ont volée, les serviteurs, les ministres,
ils se sont tout partagé.

Le bourreau

(Distraitement, avec mépris) Bien sûr, des Ecossais, des catholiques.

Mary

Et mes chiens, je veux encore voir mes chiens. Je n'ai plus de chevaux, j'ai aimé les chevaux, j'étais une amazone extraordinaire, la meilleure de toutes, tous l'ont dit ...

Le bourreau

(distraitement) Quelqu'un en a fait un poème.

Mary

Konsack en a fait un poème, il y disait ... (mais ça ne lui revient pas) Non, plus de chevaux.

Le bourreau

(distraitement) Vous n'en avez plus besoin non plus.

Mary

(à nouveau communicative) Je me souviens de tous les chevaux que j'ai eus. De tous les noms. J'ai été déshonorée trois fois. Une fois, j'étais encore reine de France, j'étais presque encore une enfant, une fois, c'est une branche qui m'a jetée bas. J'ai fait mourir Martin, on a brûlé le bois.

Laisse-moi la toucher ! Je veux la prendre !

Elle revait soudain
la niche

Le bourreau prend la
tache, le sort de l'É-
tui et la lui tient
près du visage pour
qu'elle la regarde.

Le bourreau

Je vous en prie, Madame ! Par ici. Prenez-la. Touchez-
la. Ça n'est pas permis. On ne doit pas nous voir.
Mais plus rien ne peut m'arriver, à moi. C'est ma der-
nière exécution. Après je me retire. J'ai une vie de
labeur derrière moi.

Mary

(Elle écoute pas, avide) Donne-la moi ! Je veux la
tenir

Le bourreau apporte la
tache et le sac à main.
Mary presse avidement
les doigts sur le tran-
chant de la lame, et
fixe son attention sur les
deux

Le bourreau

Vous ne pourriez pas la tenir, Madame. Ça fait son
poids.

Mary

laissez-moi la tenir.

L'aide-bourreau décharge
le contenu de la char-
rette. Pendant ce qui
est apparemment : des
effets, capotes,
lottes, tabliers de cuir,
sacques et gants, des
outils, un suaire, un
sac, un bidon d'huile,
un pichet de bière, des
pains, de la viande, des
cordes, des chaînes et
d'autres choses indéfi-
nissables.

Le bourreau

Faites attention, Madame. Ne vous coupez pas.

Mary

Tranchante !

Le bourreau

Je pense bien. Comme un diamant, Madame. Jamais une
dent. Mon matériel est impeccable. J'y mets mon point
d'honneur. Vous n'aurez pas à vous plaindre. C'est un
coup dont on se souviendra !

Mary

(Commentative à nouveau) Mon oncle, le Cardian de Lorraine, faisait faire des dents dans la hache pour les grands pécheurs et les blasphémateurs. Le bourreau devait alors s'y reprendre à plusieurs fois. Nous, les enfants, nous trouvions ça cruel, mais lui ça l'amusaient. Maintenant regardez les enfants, nous disait-il, regardez bien ! Voilà ce qui arrive à ceux qui vont à l'encontre de la volonté de Dieu. Regardez bien !

Le bourreau repose la hache, il casse plusieurs fois la main sur le manche.

Le bourreau

(à son aide) Le manche est trop ciré. La main glisse. Il faudra que tu l'enveloppes.

Mary

Je n'ai pas fait cela. Je n'ai pas puni ceux qui allaient à l'encontre de la volonté de Dieu.

Le bourreau

(à Mary à nouveau) Une fois, quelqu'un m'a fait une dent à la hache. Un autre bourreau, un qui m'enviait son poste.

Mary

(comme plus haut) J'ai laissé à Dieu le soin de punir. Et Dieu a puni, comme il va punir maintenant mes meurtriers.

Le bourreau

Mais je l'ai vu à temps. Pour un peu c'est le pauvre malheureux qui aurait dû payer pour ça. C'était le Comte de Northumberland. Un bel homme.

Mary

(intéressée soudain) Northumberland ?

Le bourreau

(acquiesce de la tête) Northumberland.

Mary

Qu'avait-il fait ?

Le bourreau

Fit ? Je n'en sais rien, Madame. Je ne demande jamais.

Mary

Tu ne sais donc pas non plus ce que j'ai fait. Il n'y a rien à savoir. Je n'ai rien fait. Je meurs innocente . . .

Le bourreau

(distraitement) Je sais, je sais, Madame. C'est ce que j'entends toujours. Ils disent tous la même chose. Si c'était vrai, moi, je serais un assassin.

Mary

Je meurs reine légitime, et si Dieu le veut, future sainte !

Le bourreau

(Accommodant) C'est bien possible, Madame, c'est bien possible. Je n'entends rien à ça et ça ne me regarde pas.

Mary

... Comme une femme qui accepte de mourir pour sa foi, une martyre. Je veux prier maintenant.

Le bourreau

C'est bien, Madame. C'est sûrement le mieux que vous ayez à faire. C'est comme ça que la plupart ont tenu. Prié, se recueillir et prier. Peut-être, Madame, si vous voulez, vous recueillir là-bas plus tard. Mais ça n'a rien de nous préparer sans être dérangé.

Mary

Après un silence
de quelques secondes,
il reprend la parole dans
un geste.

(à nouveau extatique) Cui ! prier ! (elle joue Marie-
Antoinette) prier afin que Dieu envoie à mes ennemis le
Saint-Esprit. Et qu'il m'accorde la
grâce de mourir sans amertume. Je veux être martyre
et prier pour mes ennemis.

Le bourreau

Parfaitement, Madame, priez maintenant. Ça vous aidera sûrement. Et ça fait passer le temps.

Mary voit le bourreau
refermer l'étui.

Mary

Non ... non ! Ne le referme pas encore ! Laisse la moi
toucher encore une fois ! Donne la moi ! Je veux la
tenir

Le bourreau rappele
la hache

Le bourreau

Suffit maintenant, Madame ! Je dois me mettre au travail, le temps presse, les messieurs de Londres vont bientôt arriver. Il faut que nous nous changions, non aide et moi

Mary

Donne la moi, te dis-je, je veux sentir le fer. J'ordonne ça. Nous te l'ordonnons ! Je suis encore reine !

Le bourreau

Mais par la diable, Madame. Je ne connais qu'une reine, la reine d'Angleterre. Je suis votre bourreau et devant le bourreau tous les hommes sont égaux.

Mary

Qui dit cela ? C'est faux.

Le bourreau

On dit que tous les hommes sont égaux devant le bourreau, comme devant Dieu.

Mary

(voix sifflante) Tu blasphèmes !

Le bourreau

(compètement) Ce n'est pas moi qui le dit, Madame. Ne vous fâchez pas. Peut-être que vous êtes une sainte.

Le bourreau commence à examiner Mary comme s'il la voyait pour la première fois. Le bourreau aussi regarde Mary de temps à autre tout en travaillant. Le bourreau examine Mary avec de plus en plus d'insistance.

Je ne sais pas à quoi ça ressemble, les saintes. Il ne m'en est encore jamais passé par les mains. Ou peut-être qu'il m'en est déjà passé par les mains sans que je le sache. Mais si elles vous ressemblent, Madame, alors ça, non, je n'en ai encore jamais eu.

Mary

Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

Le bourreau

Je mesure, Madame. Je mesure. Puisque vous êtes couchée.

Mary

Ni me regarde pas comme ça !

(un peu mélancolique) Où est ma beauté maintenant ? maintenant il n'est plus rien. J'étais belle autrefois, j'étais la plus belle à la cour de France. Même les princes le disaient. C'est moi qu'ils couraient, moi qui excitait l'envie des autres femmes. C'est moi que tous regardaient, toujours, on se retournait sur son passage, même les chevaux, mes chevaux et mes chiens. Mais maintenant - les yeux de celui qui se retourne sur mon passage s'emplissent de larmes - maintenant je suis brisée. oui, je suis contrefaite et usée, oui, je me défais - je fends - je m'efface ...
Aaaaa !!

Mary se détourne.

Le bourreau est debout, il se penche sur ses manches, et observe Mary.

Mary se souvient de ses douleurs, elle porte les mains à ses manches.

Le bourreau continue à regarder Mary et la mesure.

Le bourreau

Ça, je vous le dis, Madame, vous devriez vous reposer.

Croyez-voilà ! J'ai l'expérience.

(sans penser à ce qu'il dit) Vous reposer encore un petit peu.

Le bourreau se penche sur la nuque de Mary. Mary ne le voit pas.

Mary

(Elle appelle, furieuse) Gervais, Anne, Jane, Raoul ! Où sont-ils donc ? mes domestiques, mon médecin ! Nous ne sommes pas encore morte ! (elle appelle) Didier !

Le bourreau a retiré les cheveux de Mary. Il se penche vers lui.

Le bourreau

Les gens disent, Madame. Ils ont bien raison. Qu'est-ce qu'on ferait d'autre, sinon, à cette heure !

Mary

Bourreau, regardes-tu mes cheveux, bourreau ? Ne les regarde pas ! mes cheveux - c'est ma honte.

Didier, le vieux porteur de Mary - il a quelque 70 ans, entre autres traits sur le fond, les autres ne le voient pas. Il porte une lanterne. Il reste au fond et regarde la scène.

Le bourreau

Les cheveux, c'est très important.

Mary

(elle n'écoute pas) J'avais de magnifiques cheveux sombres, châtain, ils brillaient au soleil, ils luisaient dans l'obscurité. C'était la plus belle chevelure...

Le bourreau

... à la cour de France. Sans doute, Madame, c'est honte.

Le bourreau désigne
les cheveux de Mary.

Mais ça ne vous avance guère aujourd'hui, vous ne
sapez pas ? Ce qui vous reste, encore là, ne supporte
pas le poids, j'en ai peur.

Mary

(avec hargne) Le poids ? quel poids ?

Le bourreau désigne
la tête de Mary

Le bourreau

Le poids de votre tête, Madame.

Mary

(avec hargne) Le poids de notre tête ? Ne nous parlez
pas par énigmes, drôle. Nous n'attendons de toi que
des réponses. Jamais nous n'avons adressé la parole à
tes parents. Notre vie durant, jamais nous n'avons
parlé avec des inférieurs, à l'exception de nos domestiques
qui n'étant plus inférieurs après quelques
temps passés à notre service.

Le bourreau désigne la
tête de Mary en relevant
l'expression par son
apartenance.

Le bourreau

(dans sa laisser démenter) Il faut me comprendre,
Madame. Je vais montrer votre tête au peuple, en la
tenant par les cheveux, et crier : "Longue vie à la
reine !" C'est la coutume chez nous. Je crierai :
"Ainsi périssent tous ses ennemis !" C'est toujours
comme ça, ça ne change jamais.

Le bourreau désigne les
cheveux de Mary. Puis il
prend sous le menton.
Il ferme les yeux.

Vos cheveux ne résisteront pas. La tête est trop
lourde.

Le bourreau retire sa
main.

Mary

(extatique) Voilà comme elle s'approche, la mort.

Le bourreau

Et votre tête roulera par terre.

Mary s'assied sur la
banche du praticable.

Mary

(elle n'écoute pas, un nouveau rôle lui revient en
mémoire) Oui - à quoi ... est-ce que je voulais pro-
ferer ? (la mémoire revient) Oui. Beaucoup ... certains
ont dit que nous étions fière. La reine altière,
c'est ainsi qu'ils nous désignaient. Altière ! Comme
s'il y avait ici-bas quelqu'un qui fut plus haut que
nous. Nous étions l'élue de Dieu ! Reine par la grâce
de Dieu ! C'est à nous que Dieu s'adressait.

Mary se lève et tourne
le dos à son bourreau le
regardant.

Mary détache sa tête

Le bourreau

Cela n'y fait rien ...

Le bourreau retourne à
son travail, mais voit
Mary dans l'attitude de
quelqu'un qui écoute et
s'approche d'elle par
le derrière.

Mary

Silence !

Le bourreau

Les cheveux vont céder, la tête va tomber. Ce ne sera
pas sa faute.

Le bourreau fait signe
à son aide de s'appro-
cher. L'aide s'approche
du bourreau.

Encore un petit instant, Madame. Les vertèbres. Viens,
j'arrête l'égouttement de ton métier. Tu ne trouveras pas une
feuille de roseau sur ton chemin. Mais il faut te faire
une expérience.

billard entre à nouveau par le fond. Il porte sur le dos une grande croix de bois sculpté. C'est une vieille chaise dont la dorure s'écaille. Elle est fenêtrée et s'en va par éclats. Dans le siège est aménagée une couverture ronde fermée par un couvercle à poignée. C'est une de ces croisées percées, qui se sont forgées à l'époque, et dont Mary avait souvenir. Elle n'est pas rare, mais elle est si rare et si précieuse que l'avaient surprise sur ce théâtre. Le bûcher place la chaise derrière le billard et part. Personne ne l'a vue.

Le bourreau tâte du doigt les vertèbres cervicales de Mary, en extase.

Mary murmure effrayée.

Mary

(Elle pousse très loin le jeu de l'extase)

Etre calme maintenant - Calme !

(Elle écoute) Ce sont elles peut-être ! Oui - ce sont elles certainement. Des voix. Des appels.

(Elle écoute) Je suis attendue. Elles entonnent, - maintenant !

(Elle cria à mi-voix et fiévreusement)

Domine sancte, Pater omnipotens, tua filia sum in aeternitate, Deus qui benedictiones ... (le reste se perd en un murmure)

Le bourreau

(à son aide) On pourrait penser que les reines ont des vertèbres résistantes. Soudées. Du fait qu'elles ne doivent jamais courber la tête. C'était le cas chez la reine Anne. Mais on ne peut pas savoir d'avance. Ici l'escalier nous est donnée.

(à Mary) Vous permettez, Madame !

Mary

(dans une sorte de ravissement) Aaaaah ! la mort ! la mort !

Le bourreau

Le bourreau fait signe à son aide de tâter. L'aide pose ses doigts sur la nuque de Mary. Tous deux tâtent. Mary est assise, raide et droite, les yeux fermés.

Le bourreau guide les doigts de son aide sur les deux vertèbres, au-dessus de la nuque.

Il ouvre les yeux.

Le bourreau laisse Mary dans la courbe de son cou et se penche en avant.

L'aide-bourreau retourne à son travail. Il détache des vêtements.

(Accommodant) Oui, Madame, la mort - mais du calme.

(à son aide) Tu sens ça ? ici - et ici ?

Joliment tendre. C'est rarement comme ça.

(à Mary) Encore un moment, Madame.

(à son aide) Ici et là, entre ces deux vertèbres.

C'est là qu'il faudrait toucher.

(à Mary) Vous avez les os tendres, Madame.

Mary

N'est-ce pas ? (hâtive et communicative) Lorsque nous avons été couronnée reine de France, la couronne était trop lourde pour nous, nous n'avions que seize ans. Pendant le repas il fallut nous la retirer. Monsieur de Saint-Seur ... (elle rit soudain)

Le bourreau

(à son aide) N'écoute jamais les histoires de tes victimes. Ça détourne du travail.

Mary

(Elle rit) Monsieur de Saint-Seur a dû rester debout derrière moi et la tenir au-dessus de ma tête. (Elle rit) Cinq heures durant. Jusqu'à ce qu'il s'effondre ! (elle rit)

le fier rentre à nouveau
par le fond avec un qua-
drière, qu'il s'efforce à
saisir de la course, et un
lancin en étain qu'il
apportait sous le siège
de la chaise le faisant
glisser sur une rainure.
Puis il retire le cou-
vercle du siège, le por-
te vers le fond et sort.

Le bourreau

La reine Anne avait des os plus durs que vous.

Mary

(Soudain intéressée) Qui ?

Le bourreau

La reine Anne, la mère de notre reine.

Mary

Ah, oui ! (méprisante) Anne Boleyn ! Je le crois vo-
lontiers. Une parvenue. Le père tout juste second
Comte de Wiltshire et Ormond, un royaume. (A l'air,
comme chaque fois qu'il s'agit de l'abolition) le père,
une Howard, mais pas de la branche aînée, pas une
Norfolk, alliée aux Suffolk seulement, parente éloi-
gnée des Lennox.

Le bourreau

En tout cas, elle a été à la hauteur. Elle n'a pas
trouillé. Elle n'a pas prié non plus.

Mary regarde le bourreau
comme si elle le voyait
pour la première fois.

Mary

C'est toi, qui ... ?

Le bourreau

(Fièrement, il attendait cette question) Oui, Madame,
c'était moi. J'ai eu l'honneur d'exécuter la reine

Le bourreau désigne son
maître d'un mouvement de
tête.

Anne. Ça a été mon coup de maître. A l'époque j'étais
encore aide-bourreau, comme celui-là, meilleur assuré-
ment. Le maître était vieux, il était sur le point de
se retirer. Mais le roi Henry l'aimait bien. C'était
son bourreau préféré, celui qu'il regardait avec le
plus de plaisir. Il frappait de main de maître. Un
homme bon, et pieux. Je lui dois beaucoup. Mais quand
il a vu la reine, il a eu une faiblesse. C'est comme
ça qu'on m'a permis de frapper. (Fièrement) J'ai frap-
pé juste. Ça m'a valu beaucoup de compliments. Le roi
m'a envoyé une pièce d'or. Mon maître m'a embrassé.
- Oui, j'ai commencé par une reine, je finirai par une
reine. Il n'y en a guère qui peuvent en dire autant.

Mary

Attends un peu, nous n'en sommes pas encore là ! Tu
pourrais peut-être une faiblesse au moment d'agir et
c'est lui qui devra frapper.

Le bourreau

Je n'aurai pas de faiblesse, Madame. Pas moi. Et avec
vous certainement pas.

Mary

(Elle n'écoute pas) Il a de grosses mains. Il peut
frapper, on le voit. Ta reine lui enverra ensuite une
pièce d'or. Tu l'embrasseras ...

Le bourreau

Je ne l'embrasserai pas, Madame. Pas lui.

Mary

Son coup de maître, la reine d'Ecosse qui meurt pour sa foi - Ça lui donnera du lustre pour sa vie entière. Une martyre ...

Aaaahh !

Je souffre, des douleurs terribles.

Le bourreau

Non - je ne suis pas de ceux-là. Je fais mon travail jusqu'au bout, je n'aurai pas de faiblesse. Et celui-là - ce n'est pas lui qui sera mon successeur. Il fait bien son travail, mais il y a quelque chose - je ne sais quoi. Et puis il ne peut pas parler - il est muet. Il ne pourrait pas crier : "Longue vie à la reine !".

Mary

(Elle cite faiblement avec amertume)

Longue vie à la reine !

Le bourreau

De plus il est étranger. Ces gens-là ne sont pas comme nous.

Mary

(Comme plus haut) Longue vie à la reine ! Non, plus ... (abîmée dans ses pensées à nouveau) Oui, lentement j'ai appris à aimer ma mort - (elle retombe dans son rôle) En sa fin est mon commencement, Dieu le sait, Dieu le voit, il ne connaît. Je n'ai jamais souhaité la mort de personne.

Elle secoue la tête négativement.
Gervais, domestique français de Mary, 45 ans environ, entre par la porte. Il mâche quelque chose. Il tient un canif dans la main. Il regarde la scène sans dire un mot. Il voit le bourreau et son aide, les filles accablées qu'on lui traîne à l'aidé-bourreau. Il parle à l'aidé-bourreau et se penche vers lui et continue.

Quand la sentence de mort ... Non, pas cela.
(un temps) Oui : Lorsque j'ai quitté la France, une barque de pêcheur a sombré près de la côte, sous nos yeux. Pleine de pêcheurs. Tous mes amis riaient et faisaient des paris sur le nombre de ceux qui resteraient à la surface. Je n'ai pas voulu parier. Les pêcheurs ne faisaient pitié. Aucun n'est remonté, ils se sont tous noyés. Cela réjouit mon frère, il avait gagné son pari et encaissa les pièces d'or. (Un temps, puis comme si elle se réveillait) Comment en suis-je venue à parler de ça ? - Où suis-je ici ? Que fais-je ici ? Où sont mes domestiques ? (elle appelle) Jane ! Jane ! Gervais !

Le bourreau

(à son aide) Laisse la charrette encore ici ! Nous allons casser la croûte maintenant, j'ai faim. Tu la sortiras après.

Gervais

Enfin ! Et, c'est ici que je vous trouve, Madame. Ce n'est pas ici que je croyais vous trouver. Je pensais que vous vous seriez enfuie au dernier moment. Ça nous aurait coûté la vie, à nous tous, vos fidèles serviteurs. Mais ça vous aurait laissée indifférente, non ? Dans une heure vous serez morte.

Mary

Mary ne prête aucune attention à Gervais, elle ne tient les torches : elle de la pauvre Mary abandonnée dans les souff-

Cette terrible souffrance - toujours - et toujours. Personne qui ne vienne en aide - abandonnée de tous à présent ! (elle joue Marie) Dieu, fais que nous ne-

frances. Gervais tire
de sa poche quelque
chose à manger, il ob-
serve Mary. Entretemps
il se détache et ob-
serve l'ide-bourreau
qui lui plaît.

Le bourreau et son aide
sont assis sur des ta-
bourets, ils boivent de
la bière, mangent du
pain et quelque chose
de la viande crue.
Ils devraient assis de
l'autre côté, mais ils ne le
peuvent pas.

Gervais se retourne
vers Mary et dit, si
c'est possible, Gervais
dit à Mary.

Bidier entre avec un
coussin qu'il pose de-
vant la chaise, il res-
semble à Gervais. Gervais
dit à Bidier, il feint de
prendre soin de Mary.

cueilliens cette mort, qui est pour nous la bienvenue
(elle se corrige) non, que je - que j'accueille cette
mort qui est pour moi la bienvenue et que j'ai appris
à aimer, que nous - non, que je - que j'attends - tu
le sais, mon Dieu, que je ... (elle perd le fil, puis
comme si elle savait par coeur) Tu le sais, mon Dieu,
que cette mort n'est plus chère que la vie. Fais que
je la subisse dignement ! Je veux faire de mon mieux.
Que ta volonté à mon égard s'accomplisse, je suis ta
servante, tu le sais. Ton instrument, Seigneur ! Mais
fais que je n'apparaisse pas comme un instrument dans
la main des hommes, dans la main de mes meurtriers !

Tu es là, Gervais. Tu as vieilli soudain, non ?

Gervais

Je ne sais pas, Madame ...

Mary

Est-ce que je ne m'asseyais pas sur tes genoux quand,
enfant encore ...

Gervais

(il l'interrompt) Vous me confondez encore, Madame.
C'est à Bidier que vous pensez.

Mary

Pourquoi me laissez-vous seule, tous ? Il fait froid ici ! Tu ne le sens pas ? Tu me laisses assise au froid. Allume du feu, tout de suite !

Gervais

Il désigne le fond de la salle de théâtre.

Madame, la cheminée est là-bas, à l'autre bout de la salle. D'ici vous ne sentiriez pas le feu. On doit allumer la cheminée pour les invités, plus tard, au moment de votre exécution. Mais pas maintenant. Vous devriez être dans votre chambre pour qu'on vous y prépare, Madame.

Mary

(Parieuse) Je ne peux pas bouger. Je souffre à nouveau. Je suis paralysée. Fais-moi apporter la chaise !

Gervais incline la tête.

Gervais

Il désigne le bourreau.

La voilà, Madame. Je l'ai apportée, je pense à tout. Tout de même, Madame, vous ne pouvez pas rester dans cette pièce où Monsieur le bourreau regarde votre coiffure !

Mary

Mary voudrait bouger, mais elle est raide.

(Elle n'écoute pas) Il fait froid ici, Gervais ! Allume du feu. Et appelle mon médecin ! Je resterai ici. C'est ici qu'on doit m'apprêter, ici, où ma mort se prépare. Je ne retournerai pas dans mes appartements. Je ne porte plus la pouture, ce tas d'ordures devant la fenêtre. C'est ici le lieu de notre dernier séjour sur la terre. Il fait froid ici ! Je ne peux plus bouger ! (Elle souffre) Aaaaah !!

Gervais

Madame, on a invité des spectateurs. Deux cents spectateurs ! Pensez à cela !

Le bourreau

(la bouche pleine, à son aide) Fais bien ce que tu as à faire. Il va venir beaucoup de monde. Et parmi ces gens-là des connaisseurs !

Mary

Deux cents ? (avide) Qui ? Qui sont-ils ?

Gervais montre la salle
à son frère.

Gervais

C'est là - c'est là qu'ils vont être assis. Ou même
descend.

Mary

(Gervais plus bas) As-tu la liste ? Qui vient de Lon-
dres ? Y aura-t-il des ambassadeurs ? Personne de Rome
certainement, pas de nonce. Mais l'Ambassadeur de Ve-
nice, sa venue serait propice.

Gervais

Je n'ai pas vu la liste, Madame. Mais je crois qu'il y
a de grands noms. Pas tellement d'ailleurs. La plupart
des seigneurs des environs. Votre geôlier pensait qu'il
ne fallait pas les négliger. Sinon ils se vengeront et
ne les inviteront plus.

Gervais

(Indifférent, le sent qu'il se peut lui rien lui arriver) Mais non, vous parlez mieux de vous délasser ! Vous n'êtes pas seule ici. Je vais recevoir tout droit dans votre chambre. Vous avez supporté la chaleur des années, vous le supporterez bien encore une saison. C'est vrai qu'il fait froid ici. Vous allez poser la tête sur le tillet avec une quinte de toux !

Mary

(Seriéusement) Froid ici ? Chaud ! Je brûle, je me consume - c'est chaud. Ne peut-elle - son cœur veut se dilater - plus de place pour lui dans son cœur.

Gervais

Par exemple, permettre de vous rappeler que vous êtes un être humain, et sans perruque ! Que le bon Dieu, lui, vous le sache, et son aide !

Mary

J'écarte ! quelque chose s'éclate en moi !
(elle pleure, ... se ravachonne les cheveux) Et voilà, tuam, tuam filiam retine... (un temps) regner ? (un temps, puis souvenir confus, Par exemple, est-il vrai que, quand j'étais encore reine de France, j'ai jamais joué au cheval à bascule quand personne ne me regardait ? (un temps) Oui, c'est vrai, et ce n'est pas vrai. (Pensive) oui - continue - oui, et quand François mourut il avait le visage bleu, sa peau était dure et couverte de boutons et j'ai dû l'embrasser

Mère représentait
la plus grande partie de
... Elle serait donc
encore vide. Le billet
se dresse au milieu sur
un grand praticable de
bois rectangulaire, qui
occupe la plus grande
partie de la scène. Le
praticable et le billet
sont recouverts de velours
noir. Le bourreau et son
aide sont assis à droite
(du spectateur) en regardant
le praticable, devant la
table sur laquelle était
assise Mary auparavant.
Mary se tourne à nouveau
vers sa chose de sa poche,
la regarde et même, il est
difficile à croire, l'aide-
bourreau regarde
Gervais. Leurs yeux se
rencontrent. Gervais se
tourne lentement vers
Mary.
Gervais jette un coup
d'oeil à l'aide-bourreau
mais sort.
Mary regarde autour
d'elle et remarque la
faiblesse de la clarté.

ser. Embrasse le, disait sa mère, embrasse le, disait
Catherine. Sur la bouche. Et elle riait, elle ricane, je
vois son visage devant moi. Et quelque chose d'affreux
coulait de ses oreilles goutte à goutte, quelque chose
de jaune, je ne sais pas ce que c'était ...
(Elle se réveille) Froid - il fait froid ici ! Gervais !
Gervais !

Gervais

Oui, Madame. Vous devriez peut-être rester ici après
tout. Cet endroit est aussi bien qu'un autre.

Peut-être mieux. Je vais chercher vos gens.

Mary

(au bourreau) Que faites-vous là ?

Le bourreau

Nous mangeons, Madame, et nous buvons.

(à son aide) La voilà encore assise sur le billot. Cette fois j'emploierai la force. Il faut que nous fassions notre travail !

Didier revient par le fond avec une petite table qu'il pose à côté de la chaise. Cette fois Mary le voit.

Mary

Didier ! Oui - naturellement - oui, c'était toi. C'étaient tes genoux. C'est sur eux que je m'asseyais quand j'étais encore enfant, une princesse de France. Je me souviens de tes genoux pointus. (Elle rit fort) Tes genoux sont toujours aussi pointus, Didier ?

Didier

Madame, il y a longtemps que je n'ai plus regardé mes genoux, mais je pense qu'ils n'ont pas dû s'arrondir.

Mary

(Elle rit) Oui, ils étaient pointus, tes genoux. Je m'asseyais dessus. Je ne m'imaginai rien, en ce temps-là. Ce n'est que plus tard que j'ai compris que toi, tu avais dû t'imaginer des choses. Tu m'as dit de n'en parler à personne. Je n'en ai parlé à personne. Sinon on t'aurait certainement décapité.

À ces mots, le bourreau regarde Didier attentivement.

Didier

Sans doute, Madame. Mais j'ai réparé cette faute par quarante ans de service auprès de vous. Ou ^{bien} avez-vous à vous plaindre de moi, Madame ?

Mary regarde soudain
ses mains.

Mary

Où. En quarante années de service auprès de nous, tu n'as pas appris qu'on ne nous questionne jamais. Il est trop tard pour que tu l'apprennes. Regarde mes mains blanches, Didier ! Est-ce que ce sont les mains d'une criminelle, d'une pécheresse ? Que vois-tu dans mes mains ?

Didier

(Secouant la tête négativement) Rien, Madame. Peut-être que c'est à cause de la lumière. Il est encore très tôt, presque encore nuit. La lune est encore dans le ciel. Elle a un cerne rouge.

Mary

Où, nous a vous ce que cela signifie.

Didier

Puis-je vous conduire à votre chaise ? Pardon, Madame ! C'était encore une question. - Vous devriez vous reposer encore, Madame.

Didier se frappe sur la
bosse.

Didier sort.

Mary

Je devrais me reposer, oui. Je me reposerai plus tard. Je dormirai après, jusqu'à ce que je me réveille là-haut. Mon corps restera mutilé dans ma tombe. Mais je l'ai dépouillé. Je n'en ai plus que faire.

Le bourreau a terminé
son repas, il s'accoude
à son banc. Il se lève
et s'étire. Le bourreau
et son aide ramènent les
restes du repas.

Le bourreau

On vous recendra la tête, Madame. C'est ce qu'on fait
toujours. Au moins quand la famille le souhaite. J'espère

connais pas votre famille. Je ne sais pas si elle le souhaitera.

Mary

Mon fils le souhaitera. Mon peuple le souhaitera. Tous les catholiques de la terre l'exigeront, le monde entier le voudra, il y aura des guerres à ce sujet, je te le dis. (Elle s'échauffe) Plus tard on viendra sur ma tombe en pèlerinage pour demander mon intercession auprès du Tout-Puissant.

Et ainsi c'est là qu'ils seront assis, les seigneurs. Tous les témoins du meurtre perpétré sur une innocente ! (très fort) Je suis innocente !

Le bourreau

(S'entretenant, tout en rangeant) Bien ... bien, Madame

Mary

Didier revient avec une autre table. Il la place à droite de la chaise. Mary voit Didier.

Innocente, Dieu le sait. C'est lui mon juge - mon seul juge. (Monologue fiévreux à nouveau) J'ai toujours été charitable - n'est-ce pas, Didier ? J'ai toujours été charitable ?

Didier installe la chaise convenablement. Son attention est attirée par autre chose. Évidemment il chasse le rat.

Didier

Je ne sais pas ce que c'est, Madame. Je ne connais pas ce rat là.

Mary

(Elle n'a pas écouté) Oui, j'ai toujours été charitable, mes serviteurs eux-mêmes le disent. Lorsque je ...

(elle se ravise) - non, pas cela - (elle réfléchit)
Oui : quand je suis venue de France, sur la galère,
j'ai demandé qu'on ne frappe pas les rameurs. On ne
l'a permis. Ils n'ont pas été battus. On m'a dit plus
tard que durant la traversée pas un seul rameur n'a-
vait été tué. J'ai certainement sauvé la vie à deux ou
trois. J'ai certainement ... (elle écoute) Est-ce que
ce sont ... ? Les voix ? - Non. (Elle écoute) Pas en-
core !

Mary regarde autour d'
elle, elle voit le bour-
reau. Il boit dans une
cruche, il s'essuie la
bouche.

Hé, toi ! Bourreau !

Le bourreau

Nadarré, on ne m'adresse pas la parole en disant "Hé,
toi !", on m'appelle Maître, Maître Jack Bull. Je vous
l'ai déjà dit, vous n'écoutez jamais. On ne vous adres-
se pas non plus la parole en disant "Hé, toi !".

Mary se dresse furieuse :
elle a utilisé sa para-
lysie.

Mary

Comment oses-tu nous parler !

Le diable a pris un rat.
Le diable par la queue.

Le bourreau

Je parle comme je peux. Plus rien ne peut m'arriver.
Personne ne viendra me prendre la hache des mains et
me dire que je n'ai pas le droit.

Mary retourne vers le
bourreau et son aide,
elle hurle très de-
bouté et se jette
vers lui.

Mary

(Elle n'a pas écouté, sa colère s'est envolée, frot-
tante) laisse la moi toucher encore une fois, la ma-
cha ! laisse moi sentir ...

Le bourreau

(Secouant la tête négativement) Toquée de la hache.
Sentir ... sentir ! (à Didier) Elle ressentait toujours autant les choses ?

Didier est en train de sentir. Il tient le rat par la queue.

Didier

Comment le saurais-je ? Je n'étais que le porteur. Les sentiments ne descendent pas si bas. Interroger la donc elle-même.

Il désigne Mary de la main qui tient le rat, et le rat dans un coin et sort.

L'aide-bourreau

(Il rit soudain imprudemment, ce rire de muet à quelque chose d'étrange et d'inquiétant).

Mary

(à l'aide-bourreau) Et à toi, comment t'adresse-t-on le parole ? Comment t'appelles-tu ?

Le bourreau

Il s'appelle Jeannot.

Mary

(à l'aide-bourreau) Nous avons demandé comment tu t'appelles ! Es-tu sourd ?

Le bourreau

Il est sourd, Madame. Ça aussi je vous l'ai déjà dit. Vous n'avez pas écouté. Vous n'écoutez jamais. Apprendre à écouter vous aurait peut-être mise à l'abri de mes coups.

Le bourreau ramène les rats dans la charrette.

Mary

(Elle n'écoute pas, à l'aide-bourreau) Comme tes mains sont grandes !

Le bourreau

(distrainment) C'est pour mieux vous tenir.

Mary

(à l'aide-bourreau) D'où viens-tu ?

Le bourreau

(toujours distraiment) Il vient de - je n'y connais pas grand-chose - de la-bas en face - du continent. Je ne puis pas faire la différence. Je ne reconnais pas grand-chose que quand je le vois. Il est compagnon, il fait son tour... Il faut qu'il apprenne bien son métier. (à son aide) Débarrasse le reste et sors la charrette.

Mary

Il aura quelque chose à raconter plus tard ...

Le bourreau

Il ne pourra rien raconter, Madame, il est muet.

Mary

L'exécution d'une reine, d'une martyre.

Le bourreau

J'en avais un meilleur que lui. Mais on me l'a tué dans une Auberge. Un brave gars. Le père était boucher mais lui voulait aller plus loin, les bêtes, ça ne lui suffisait pas. Il avait raison.

un bourreau et elle reste devant eux, fascinée, comme à une distribution de trophées. Soudain espiègle, elle entraîne l'aide-bourreau par le bras. Elle s'agenouille devant les objets, les prend tous dans ses mains.

Mary

Là ! regarde !

Viens, toi ! Montre moi tout ça. Je n'ai encore jamais vu ça de si près. De loin on dirait une mascarade. Mets la carcasse pour moi, valet ! Tu seras méconnaissable comme la mort, que personne ne voit.

Le bourreau

Pas de ça, Madame ! Ça n'est pas un jeu. Et nous sommes en retard. Patientez jusqu'à tout à l'heure ! Nous nous chargerons du tout.

... maintenant elle
... elle, entraînant l'aide-
bourreau vers le billet.

Mary

(à l'aide-bourreau) Jouons, jouons ! Viens ! Tu es le bourreau. Nous avons déjà joué à ça quand nous étions enfant, avec de petites haches, je voulais toujours être le bourreau. Alors le Cardinal entra - il nous servait des noix de muscade confites - (puérile mais tendre) Elles étaient bonnes ! Je m'en suis fait un plaisir longtemps encore ! - Viens, tu me montreras comment je dois faire, oui ? (au bourreau) Toi aussi, viens !

... elle se penche devant
le billet. L'aide-bourreau
à côté d'elle rougissant
de honte. Mary pose sa
tête sur le billet. L'aide-
bourreau fait pour le
bourreau le geste cruel-
lement risible de la dé-
collation.

Le bourreau

Venez maintenant, Madame ! Soyez raisonnable !

Le bourreau va à Mary,
il prend par le bras et
essaie de la relever.

Mary

(elle crie, elle souffre) Aaaaah ! Tu me fais mal !

Le bourreau

(Sans se laisser troubler) Madame, nous devons respecter le temps qui nous est fixé. Ne nous gênez pas dans notre travail ! Nous sommes en service. Levez-vous ! Asseyez-vous au moins sur cette chaise ! Laissez-vous habiller ! Vous êtes presque nue ! Une reine ! Et une sainte par dessus le marché ! Si votre Seigneur Dieu vous voit !

Raoul

Bonne veuille, Madame. Ce n'est pas ici que nous comptons vous trouver. Encore que ... J'aurais bien dû m'imaginer que notre reine continuerait à jouer jusqu'à la dernière minute. La petite fille a encore trouvé ces sempiternels de jeu, n'est-ce pas ? Des compagnons de jeu dévotement qui vont bientôt prendre leur tâche au sérieux ! (Arrière) Mais soyons sérieux aussi, mon petit, il fait froid ici, vous allez prendre mal. Nous ne voulons tout de même pas que notre reine paraisse à bout de force quand elle se mettra en marche pour la dernière fois ici bas ! Y avez-vous pensé ? Nous voulons que vous nous fassiez honneur, Madame, à nous tous, vos serviteurs. Aussi, Madame ...

Mary

Je reste ici - Je ne quitte plus cette place. Je n'ai plus à marcher ici bas.

Raoul

Comme vous voudrez, Madame. Mais asseyez-vous au moins sur cette chaise !

siège de la chaise et
fait à Symmons un signe
significatif. Symmons verse
un peu de poudre dans le mou-
le.

(à Symmons) Confin !

Le aide-bourreau sert la
barrette. Le bourreau
regarde la scène qui se
déroule.

Symmons

Se marie mal à l'arnica.

Raoul

Quand même. Nous n'avons pas à craindre, cette fois,
les effets tardifs.

Un monsieur mélange.

Symmons

Et si la chose est remise à plus tard ?

Il fait signe à un
homme et celui-ci prend
un verre de bois pour
le remplir.

Raoul

Ces protestants sont ponctuels.

(à Mary) Venez maintenant, Madame !

Mary

(Elle souffre) Aaaaah ! Je ne peux pas bouger, Raoul.
J'ai de terribles douleurs !

Il court avec pré-
caution vers la chaise
et lève les épaules en
relevant discrètement la
chemise et la cape qu'il
drapé autour de la chaise.

Raoul

(sans se laisser troubler) Je le sais, Madame. Nous
connaissions cela depuis des années déjà.

L'aide-bourreau revient
et s'occupe des vête-
ments. Didier se lève et
fait à Symmons un
signe et élève de temps

Symmons

Belladonne ?

Raoul

C'est

Voix de Jane

(en coulisse) Didier !

second mannequin, qu'il place à gauche derrière la chaise de Mary. Le devant de celui-ci est orné d'une tête portant une perruque élégamment coiffée et une coiffe garnie de perles. Le mannequin porte un gilet rose sang. Les deux mannequins recroisent leurs bras à la ceinture de la robe et se penchent à la fois caractéristiquement et sèchement au milieu de la scène d'attente. Le premier s'accroie sur son fauteuil secret.

Symmons tend à Raoul une petite coupe. Raoul la prend et la tend à Mary. Mary cesse de prier, elle couvre les yeux comme si elle se réveillait. Elle voit la coupe devant elle, la prend et la rend

Raoul

Mais, de la passiflore aussi !

Symmons

Mieux : de la sauge. Je l'ai déjà broyée. Qu'elle n'aille pas s'endormir.

Raoul

Je la conduirai au billot l'oeil vif encore.

Symmons
Gravins !

Raoul

Ça dilate les pupilles, ça dilate tout.

Symmons

Oui, tout. Et même le coeur. Elle aurait dû en prendre il y a trente ans, mais à ce moment-là je n'en avais pas encore.

Raoul

Si tu le peux !

Symmons

Je le peux. Dans la coupe suivante. Celle-ci est prête.

Raoul

Madame, votre médecine maintenant ! Buvez à petites gorgées. Une gorgée, une inspiration, et encore une gorgée. Vous irez bientôt mieux.

Raoul d'un mouvement brusque et violent. Il se penche et Raoul regarde Mary avec étonnement.

Mary

Non ! Non ! Je ne boirai pas ça. Prends toi-même d'abord une gorgée, respire toi-même et prends la deuxième gorgée ! Toi d'abord !

Raoul

Madame, je ne m'attendais pas à cela. Je ne le mérite pas. Moi, votre médecin, et votre vieil apothicaire ici présent. Voilà dix-neuf années qu'il est à votre service. Si nous avions voulu vous donner un poison, nous n'aurions pas attendu cette heure là. Il y a eu des moments plus propices. Et des offres, Madame ! Des sommes coquettes !

Mary

(Triomphante) Aaaaah ! Tu vois ! Combien ?

Raoul

Et vous attendiez des autres de la reconnaissance. On peut se demander pourquoi. J'aurais bien envie de vous laisser tomber maintenant.

Mary

(Elle n'écoute pas) Combien, ai-je demandé. Et de qui ?

Raoul

Mais ce n'est pas le moment. Sinon, votre apothicaire et moi, nous partirions et nous vous laisserions à votre dernière heure aux mains de vos ennemis.

Mary

(haineuse, c'est une nouvelle facette) Pourquoi ne le faites-vous pas ? Fais le, Raoul, fais le donc ! Nous n'avons plus besoin de toi. Vous avez certainement tous les deux déjà de nouveaux engagements dans la poche.

Raoul

(méchamment) Nous n'en avons pas besoin, Madame. La parole d'un homme d'honneur nous suffit.

Mary

Et cette parole, tu l'as ?

Raoul

Non, plus d'une, Madame, plus d'une. Je peux choisir.

Mary

Es-tu de ceux protestant ?

Raoul

Vraisemblablement pas, Madame. J'irai en France vraisemblablement. Le catholicisme y est mieux porté. Tout ira bien pour moi. Je suis bon médecin.

Mary

C'est à mes maux que tu dois ta valeur.

Raoul

Que voulez-vous, Madame ! C'est toujours comme ça chez les médecins.

Mary

(arbitraire) Bois à cette coupe ! Bois, Raoul ! Goûte ce breuvage, bois en la moitié. Ou plutôt - donne-le lui,

deuxième Symmons.
Le bourreau et son aide
interrompent leur acti-
vité et regardent cet
accès d'hystérie avec
intérêt.

cette coupe ! Il a fait ce mélange, c'est à lui de le
boire (accès mystérique) On vous a achetés ! C'est ce-
la ! Vous devez me voler ma dernière scène. Vous devez
me soustraire aux yeux du monde. Oui, oui, c'est cela !
Qui donc sait encore ici qui est au service de qui !

Raoul

Et quand ce serait, Madame ? A qui la faute ? Qui a
passé sa vie ici à tisser des fils perfides ? A nous
manoeuvrer et à troquer l'un contre l'autre comme des
pièces ? Qui, Madame ?

Voix de Jane

(en coulisse) Didier !

Mary

(Elle n'a pas écouté) Qui sait ici qui vous paie et qui
vous paye ! De l'argent circule ici dont nous ne sa-
vons rien, sache de l'or et des bijoux qui ne nous ap-
partiennent pas, pendant que les nôtres disparaissent.
Des choses disparaissent, et nous en trouvons d'autres
que nous ne connaissons pas. D'où tiens-tu cet anneau ?

Raoul

Il appartenait à ma défunte femme. Je le porte depuis
six ans.

Mary

(nouvel accès) Oui, vous voulez me prendre ma dernière
scène, vous voulez gâcher ma mort que je veux noble.
Il faut qu'on puisse dire que le coup qui frappa la
reine d'Ecosse n'était que la crainte d'un châtiement

Didier rentre avec un
plateau, sur lequel est un
nécessaire à couture, des
ciseaux, du fil, une

Raoul reconduit Mary à sa chaise, l'y assied, arrange la chaise et la cape autour de la chaise. Mary se laisse glisser sur la chaise et reste prostrée.

Mais Mary n'écoute pas. Elle passe la main sur ses tempes et son cors, elle souffre manifestement. Elle ferme les yeux et prie, ses lèvres remuent. Raoul lui prend le pouls.

Didier se lève. Raoul lui fait signe de rester dans le fauteuil. Le charbonnier se lève, tire la tabourette et lui fait signe négatif et retourne à son tabouret.

Entrent par le fond Jane (Kennedy) et Anne. Jane est Ecossaise. Elle a environ 35 ans. Anne a 25 ans. Elle est Française (il faut donc prononcer son nom à la française). Toutes deux ont changé de ligne croce, elles ont tout encore et rient un instant au fond.

L'aide-bourreau
(il ricane)

plus, Madame, n'avez jamais été l'amie de quiconque. (durement) Le temps est peut-être venu pour vous, Madame, de réfléchir à cela. Votre fin est là, Madame ! Et on peut demander à bon droit qui est ici le meurtrier ! (à l'apothicaire) La même chose encore, Symmons ! Et mets cette fois double ration, pour elle et pour toi.

Didier !

Symmons

Voilà, comme n'a jamais bu dans le verre les autres, même pas dans celui de ses pareils. Et ce n'est certainement pas avec moi qu'elle le fera.

Raoul

Elle le fera, Symmons, elle le fera.

Symmons

Et pour moi ça sera la deuxième coupe. Ça rend gai. Ça rend léger, voire exhubérant, tu le sais.

Raoul

Ça ne peut pas te nuire.

Symmons

Pas à moi, mais aux mélanges que j'aurai encore à lui préparer.

depuis le fond Jane et
Anne regardent la scène.
Elles mastiquent.

Raoul

Il n'y a plus rien à mélanger. Tous les mélanges ont
été faits. Ça suffira. Jusqu'à la fin et même au delà.

Symmons

Ne voulons-nous pas lui donner pour finir la coupe
libératrice ? Il faut que je la mélange.

Le bourreau masse ses
pieds pour faire pénétrer
l'aiguille. Raoul tâte le
front et les tempes de
Mary. L'aide-bourreau
s'empare du linneul
pour qu'il puisse en-
filer.

Le bourreau

Raoul

(à son aide) Apporte le
drap là derrière main-
tenant. Mais qu'on ne le
voie pas. Vérifie d'abord
s'il est propre. Et en-
suite le sac pour la tête.

Je n'ai pas envie de la
gâter.

Symmons

Mais de faire des expé-
riences ! Pense à ton avenir !

et Anne se font un
signe - en voyant que c'est
leur elles affaire d'ac-
cuser - et courent en
vers Mary, font une
reverence de cœur exagé-
ment profonde dans la-
quelle elles s'attendent
à mourir

Raoul

C'est juste ! c'est juste !

Jane

Mélanie, nous vous demandons pardon. Nous vous avons
cherchée partout et trouvée nulle part. Il faisait
sombre partout.

Anne

Nous avons pensé que vous vous seriez peut-être enfer-
mée pour prier.

Le bourreau voit son aide
plier le drap, il le
lui fait déplier à nou-
veau pour l'examiner lui-
même. L'aide-bourreau de-
ploie le drap.

Mary

Je ne me suis jamais enfermée pour prier ! Comme si
vous ne le saviez pas.

Raoul s'occupe de Mary
mais c'est Anne qui re-
tient toute son atten-
tion.

Didier voit manifeste-
ment un rat et le chasse.

Anne

(avec délices) Mais votre dernière prière, Madame ...

Mary

(elle n'écoute pas) J'ai toujours prié aux yeux de tous.

Raoul

Dieu le sait, en effet. Comme si on pouvait s'acheter
la sainteté par des genuflexions, c'est l'impression
que ça donnait parfois.

Mary

(méchamment) Non, vous avez dormi, vous deux, avez-vous
le !

Jane

(réprobatrice) Mais, Madame, comment pourrions-nous...?

Mary

Dormir profondément, c'est cela !

Anne

Madame, nous n'avons pas dormi.

Jane et Anne se relèvent
et sont en train de se
mettre au travail.

Didier a pris un rat, il
le jette par la queue
dans un coin

Raoul

(à Anne) Parce que vous n'étiez pas toutes seules au
lit, hein ?

Mary

Passer ma dernière nuit à dormir et rêver de liberté.

Raoul

Je vous connais ! Je sais
ce que vous pensez !

Que fais-tu, Didier ?

...rès avoir...
...seul, le tour de le
...elle avec son...
...eux lavandières.

...ter retourne à sa
place

Didier

Des rats, des rats, doc-
teurs, tout en est plein.
Ils grimperont bientôt
sur nous, il y en a tous
les jours davantage. - Mais bon, maintenant et si bien
tôt la fin

Le nouveau

C'est bien. Blanc comme la
neige. Porte le là derrière
re et sans bruit !

Jane

Cui, la dame. Il a fallu aussi que je chasse les rats de
vos vêtements. Ils deviennent de plus en plus effrontés

Raoul

...ils seront les maîtres ici.

Dymons

Et vous, où serez-vous demain ?

Mary

Cui, passé ma dernière nuit à dormir et à rêver de li-
berté. Mais vous n'êtes pas encore libres ! pas du tout !
Vous êtes liées ici bas, tandis que moi je...
suis...

...ne se prépare à ra-
...piller Mary...
...pauses et les arcs-

(exclamation) Aaaaahh ! - Là !

Anne

Même, nous n'avons pas dormi ! Nous n'avons pas dormi
les dernières nuits...

Jane

...ne sera plus jamais. V'attenez-vous par là...
...M... ?

Anne

Et fidèles ! Nous avons été fidèles jusqu'à la mort ...

Jane

Anne s'approche plus près de Mary pour la maquiller

Jusqu'à votre mort, Madame, naturellement. Pas jusqu'à la nôtre.

Anne

Mary regarde le drap, fasci-
née, elle écarte Anne.

Non, puisque nous, nous restons en vie. Et puis-je vous
prier maintenant, Madame, de ne pas bouger la tête ?
Nous voulons vous faire belle pour la dernière fois.

Mary

Le bourreau prend le ca-
non, les mains de son aide
le montre à Mary.

Là ! C'est lui ! Non suaire.

Le bourreau

Après les autres se tour-
nent vers le drap.

Tout juste, Madame ! C'est lui. Une toile bien fine,
Madame. Tout le monde n'en a pas autant.

Mary

C'est son travail der-
rière Mary. Elle peigne
ses rares cheveux et les
relève. Anne est devant
Mary, elle lui étale de
la crème sur le visage.
Le bourreau et son aide
ont replié le drap.

(soulève extatique) Du blanc - oui - du blanc, ça a
toujours été ma couleur. La reine blanche, c'est ainsi
qu'on m'appelait. J'ai épousé François en blanc et je
l'ai enterré en blanc, et pour la mort de son père je
portais du blanc, le seul blanc dans le noir des au-
tres. J'ai épousé Henry en blanc et je l'ai enterré en
blanc. Les églises s'éclairaient quand j'entrais, on me
l'a souvent dit, je faisais resplendir les salles obs-
cures. J'illuminais ... Peut-être était-ce un signe que
j'étais destinée à la sainteté.

L'aide le porte au fond,
fidèle s'est assoupi,
l'opéra fait un mélange.
L'air est pour l'instant

Raoul s'approche d'Anne.

Raoul

(distraitement) Peut-être, Madame. Mais ça n'est pas très vraisemblable.

Mary

Je me souviens ... Voyons, qu'était-ce ? - Oui, je me souviens, j'étais encore une enfant - J'ai fait peindre en blanc mes deux chiens préférés, Belinda et Belle-ma. Ils en sont morts. Je les ai enterrés dans la paro, je portais un blanc.

Le bourreau retire sa
craie.

Le bourreau

(en regardant sa craie) Ce crap ne restera pas longtemps blanc, Madame. Mais qu'il sera sur vous ...

Mary

Elle porte soudain les
mains à ses yeux et se
tremble (peur et rage).

(comme si elle avait entendu ces paroles de loin)
Mais qu'il sera sur ...
... Et sa tête !

Elle est contrainte d'a-
bandonner son travail.

Anne

Madame, je vous en prie, comment dois-je ... ?

Jane et Anne

Jane

Soyez calme, Madame ! Sinon je vous tire les cheveux !!

Raoul

Elle se retourne, se remet
à lever le manche de
sa pioche. Jane et Anne

Soyez calme à présent, Madame ! Pas de paroles inuti-
les ! pas de mouvements inutiles ! Ça ne fait que re-
chauffer les nerfs, ça chauffe la bile, nous ne voulons
rien de ça, nous n'avons pas besoin de bile pour rien de
tant. Le sang viendra bien assez tôt. Du calme, mainte-
nant, du calme. Pensez à des choses agréables, de

est à nouveau en ar-
rière : Anne prend le
viseur de Mary, Jane
s'occupe maintenant de
la perruque.

Fidier sursaute, effrayé.

Fidier sort.

Jane met sa main sur
son front et se penche
comme ferait un malade
fiévreux, et commence à la
requiller. Jane s'occupe
toujours de la perruque.
Pendant ce qui suit elle
s'occupe plusieurs fois
de perruque et de la
perruque.

blanc, à la clarté des églises ! Et respirez profondé-
ment !...

Mary

(fiévreuse) ... Et je veux encore dicter des lettres -
au roi d'Espagne - au pape, il attend certainement des
nouvelles - à l'empereur de ... (mais le nom ne lui re-
vient pas). Je veux ... Je suis maintenant le point de
vue, tous les yeux sont posés sur nous - oui, tous
nous regardent - nous voulons nous aussi les regarder
tous encore une fois - (de plus en plus fiévreuse) Où
est mon secrétaire ? (elle appelle) Andrew !! - Je veux
prendre mes dernières dispositions ! (furieuse) Où est-
il ?

Anne

Je vous en prie, Madame, s'il vous plaît - ne remuez
pas les lèvres maintenant.

Ricoul

(à Fidier) Fidier, vois où est Andrew ! Amène le ici,
réveillé ce tas !

Jane

(hébété) Andrew ne dort pas. Il prie certainement !

Anne

(à Jane) Il a la tête à ça - Et toi aussi !

Mary

Naturellement ! Il dort ! Et dans ses rêves il va en
devant de la liberté. Comme vous tous ! Et où est John ?

et mes chiens ? Je veux encore voir mes chiens, mes meilleurs souvenirs. Et où est Gervais ? (furieuse) Où sont-ils donc tous ?

Raoul

La plupart sont ici, Madame ! Vous n'en avez plus beaucoup.

Mary

(ton nouveau, tristement) Plus personne ! Où sont-ils donc tous ? - Où êtes-vous donc tous ? Plus personne près de moi - et il y en avait tant ! Où est ... (mais le cœur ne lui revient pas. Troublée :) Maintenant tout m'échappe - tout, même les noms. Qui - qui étaient-ils tous ceux qui m'ont aimée ?

Raoul

(sûrement) Eh bien, je ne saurais vraiment vous nommer personne, Madame. Personne !

Anne

Silence maintenant, Madame. Ne bougez pas. Je commence les yeux.

Raoul

(à Symmons) As-tu bientôt fini ? Il me semble qu'il est temps. Le poula est rapide.

Symmons

Tout de suite. Le conium se dissout difficilement. L'eau est très froide.

Mary

(à Anne) Tu es jolie, Anne, dans tes limites. Selon tes possibilités. Tu as certainement un bel avenir devant toi. Tu es encore jeune.

Anne

Oui, Madame, je suis encore jeune.

Raoul palpe Anne, il
ici met la main à
l'épaule et aux seins.

Raoul

Jeune, oui. On le sent ici - et ici. J'aurais grande
envie de goûter à cette jeunesse.

Anne

(à Raoul) Tu n'es pas le seul ! J'aurai le choix, ce te
le dis

Jane est en train de
coiffer la perruque.

Jane

Pour le choix, elle l'a. Et plus d'un y a déjà tâté.
(à Anne) Mais tu devrais réfléchir. Il n'est pas si
mal, le médecin !

Anne, tout en travail-
lant, dissimule Mary.

Anne

(à Jane) Prends le donc, toi !

Mary

Intertexte, le bonheur
petite son pantalon.
En dessous, il porte une
sorte de triangle de cuir
qui paraît soutenir et
dissimuler bien des cho-
ses. Son zica, lui aussi,
commence à se décochiller.
Le bonheur de Christianne
les jambes avec de l'huile.

(à Anne) Je te donnerai une dot. Je te donnerai une de
mes dernières grosses perles. Avec ça, une fille de ton
espèce peut aller loin. Parce que tu la vendras sûre-
ment tout de suite.

Anne

(aussi peu digne de foi que d'habitude) Mais non, Ma-
dame, O non ! Je la garderai, jusqu'à ma mort. Je la
baiserai chaque jour, Madame, en pensant à vous.

Mary

(à Jane, qu'elle ne voit d'ailleurs pas) Quant à toi, Jane, tu es déjà un peu plus âgée ...

Jane

Mais pas trop âgée encore, Madame. Et certainement pas trop pour porter des perles. Dès que je serai hors de ces murs je rajeunirai, je le sens déjà.

Didier

Madame, votre secrétaire sera bientôt ici. Il s'habille. J'ai dû le réveiller.

Jane

(furieuse, d'une voix sifflante à Didier) Ferme ta sale gueule, stupide !

Mary

(elle n'a pas écouté) Mais moi - moi, je serai la première à être hors de ces murs - hors de tous les murs de la terre.

Symons

Maintenant nous y sommes !

Raoul

Il n'y a rien dedans, Didier.

Mary

Oui, quitter ces murs, m'élancer au-dessus de la terre. Vous pouvez bien tous rajeunir, moi, je m'en vais reconnaître Je prendrai place au festin céleste parmi les saints ...

Raoul

. . . Mais auparavant prenez votre breuvage, Madame. Le voici. Vous allez boire cette fois alternativement avec votre apothicaire. Une gorgée - une inspiration

Mary

(elle n'écoute pas) ... Oui - oui, au festin céleste parmi les saints je prendrai place, à côté de ... (mais le nom ne lui revient pas) Je toucherai le manteau blanc de mon Seigneur, lui aussi porte du blanc, blanc sur blanc. (Elle s'échauffe) Je prierai pour mes neveux! Très haut, pour que tous soient obligés d'entendre - comme une sainte - j'étais née pour être sainte - je ... (Elle souffre) Aaaaah ! (furieuse, à Jane) Fais donc attention, toi, bouillon !

Jane

Je regrette, Madame.
Votre nez fait un mouvement trop violent.

Anne

Puis-je vous prier de vous taire un moment, Madame ?
Je vais faire la bouche ...

Mary

(comme plus haut, l'incident est oublié) ... Oui pour être sainte. Je ne m'en étais pas rendu compte. Je n'avais pas vu l'initiale, elle devait être grande - maintenant - maintenant je la vois

Raoul

(à Anne) Attends encore un peu pour la bouche, mon petit! La petite d'abord. (à Mary) Pas d'inervement maintenant, Madame, si je puis me permettre. Apaisez-vous ! On ne peut pas être reine et sainte à la fois, Madame, et une

de la pièce avec elle
Symmons par la
et le conduit de-
vers la chaise de Mary.
Symmons s'incline devant
Mary, la coupe à la main.
Gervais rentre avec un
autre candélabre qu'il
pose sur la table du fond.
La pièce est très éclairée
- et très pleine. Gervais
nostalgique, il regarde le
soi.

Lequel est avec Symmons
devant Mary. Didier reste
à sa place.

Gervais va se placer de-
vant Mary.
Mary s'incline devant Gervais,
elle va se tenir le grand
jour à droite et à gauche.
Elle va se tenir der-
rière Mary.

Gervais a avalé ce qu'il
n'était et regarde l'aide
bourreau qui s'est mis
à sa place. Le bourreau se
tient les jambes.

beurre avant le mort moins que jamais. Personne n'y est
encore arrivé. Voici votre apothicaire, Madame, il
tient la coupe à la main. Il va y boire d'abord pour
vous prouver qu'elle ne contient pas de poison. Vous
boirez ensuite. Vous boirez alternativement, chacun une
gorgée, jusqu'au fond. Toujours alternativement pour
que vous ne pensiez pas que le poison se trouve au fond
de la coupe.

Symmons

Je suis prêt, Madame !

Gervais

(encore à la porte, à Didier) Ici - ici - il y a de
l'eau partout, salaud ! Chasse les ! A quoi serviraient-ils
encore sinon ?

Didier

Ça n'est plus la peine. Demain tout sera fini, rôt
dans une heure. (Pour lui-même) Tout sera fini.

Gervais

Madame ! Vous avez eu raison d'éviter votre chambre ...

Mary

(elle n'écoute pas) Oui - oui - pour mes meurtriers, je
veux prier pour mes meurtriers et mes ennemis. (Fort)
Car ils ne savent pas ce qu'ils font. Mais je le sais -
et toi, Seigneur ! Seigneur, tu sais ...

Jane

(elle interrompt Mary avec délices) Pardon, Madame,
Dieu sait que je n'aime pas parler à ma souveraine

une aiguille la reine.

quand elle parle à son Seigneur, mais si je pouvais
vous demander maintenant de vous lever un instant !

Anne

Puis-je vous demander, Madame, de garder le visage im-
mobile ? Ne priez pas, s'il vous plaît ! Mes coups de
crajon doivent être droits, pas de travers. C'est de
votre beauté qu'il s'agit maintenant !

Raoul laisse l'apothi-
caire et s'occupe d'Anne

nouveau.

Raoul

est penchée sur le
visage de Mary

Et de ton art que tu veux montrer, hein, ma petite ?
Pour qu'on s'arrache la suivante de la reine d'Écosse !

Anne

(à Raoul) parfaitement ! Tout le monde n'a pas cette
science là.

avec sa tête. L'abbé-duc
à eux et se tourne

Gervais

Évidemment, vous avez eu raison d'éviter votre chambre. Un
pendu devant votre fenêtre un prêtre catholique, il
se balance au vent. Ses pieds frappent contre la vitre.

à Mary

Mary se lève d'un bond,
à grande fureur. Elle se
s'empare d'Anne que
elle attire à lui.

Anne

(exaspérée) Madame ! Comment dois-je ... ?

Mary

(indignée, criant presque) Que dis-tu ?

Jane

Les deux femmes retirent
la cape de Mary, de sorte

Merci, Madame ! Enfin ! Maintenant restez debout un ins-
tant, je vous prie ! (à Anne) Aide moi, Anne, vite !
Le médecin pourra te reprendre en mains tout de suite.

que durant un instant
elle n'a prononcé rien
que elle; puis, pendant
que Mary parle, elles lui
passent par dessus le
tête le jupon rouge qui
elles font glisser vers
la taille.

Raoul attire Anne à lui.

Il jure la tête nue
de jurer.

Anne se met à se quiller
la reine. Elle croit la
perruque.

Mary veut s'asseoir.

Elle fait un signe à
Raoul.

Elle arrange le jupon
et se précipite sur le
siège de la chaise.

Mary

(en Courroux) Racaille ! Assassins ! Meurtriers ! On de-
vrait vous mettre en pièces et brûler chacun de vos
membres, vous trancher à la hache chaque doigt et cha-
que... Ouch ! Si j'étais reine en ce moment, je vous
- je vous... (ses paroles sont étouffées par le jupon)

Anne

(à Raoul, près de lui) Si je raconte cela à John, il te
tue.

Raoul

Je ne crois pas, mon petit, je ne crois pas. Il faut
d'abord que je le sçuisse d'une petite affaire d'État
avant qu'il ne soit à toi !

Mary

(à Gervais) Est-ce mon chapelain ?

Gervais

Quin ? - Non, ce n'est pas votre chapelain, Madame.
J'ai rencontré un garde. (Il rit) Le gars m'a dit qu'on
servirait à votre chapelain la viande du penda... dé-
jeuner.

Raoul

Nous sommes vendredi, il ne mange pas de viande.

Mary

(épuisée) Je veux prier maintenant.

Raoul

(à Jane) Attention ! le jupon !

Mary est assise, elle
ferme les yeux et joint
les mains pour prier.

Gervais

(à Mary) Votre secrétaire sera ici bientôt. Didier a
tenté de le réveiller mais il n'y est pas arrivé, il
n'arrive plus à rien celui-là. Mais moi, j'y suis ar-
rivé. J'ai secoué Monsieur Andrew jusqu'à ce qu'il se
réveille. (à Jane, méchamment) Le gaillard a bien un
peu pesté quand il a été réveillé ! Qu'est-ce qu'elle
vent encore, la vieille garce, qu'il a dit ...

Jane

(furieuse) Ferme ta gueule, ordure !

Gervais

(avec délices) On a perdu dix-neuf ans avec elle, qu'il
a dit. Il serait temps à la fin qu'on la ...

Jane

(furieuse) Ta gueule, j'ai dit.

Raoul

(à Anne) Attends encore un peu pour la bouche. Qu'elle
boive d'abord. Nous ne voulons pas qu'elle souille ses
lèvres.

Symons

Madame, si cela vous agrée, nous allons boire ensemble
maintenant. Regardez moi boire, Madame. Je prends la
première gorgée ...

Jane

(avec satisfaction) Madame souffre, il suffit de la re-
garder. Je le remarque toujours

Il se penche et tape sur
la table à côté de la coupe.
Il se penche en riant
et se tourne vers l'aide-
valet qui dans le senti-
ment d'honneur il se
plonge l'aide est main-
tenant presque au lui
aussi et se frictionne
avec de l'aide Symons
se tient patiemment de-
vant Mary, la coupe à la
main. Mary grimace, ma-
nifestement elle souffre.
Jane pose définitivement
sa tête sur la tête
de Mary.

face maquille toujours.

Anne

J'espère qu'elle ne va pas se mettre à crier juste maintenant. Ça lui arrive de plus en plus souvent. Pas de cris, Madame !

Le bourreau

(à l'aide-bourreau) Frictionne moi le dos !

L'aide-bourreau se met à frictionner le bourreau, et lui masse le dos avec de l'huile; tous deux se penchent sur lui.

Mary

(elle prie à voix basse) ... Domine Deus ... (fort) Agnus Dei ... (bas à nouveau) Filius Patris ... (très fort, criant presque) Jesu Christe !!

Symons

(à Raoul) Il aurait fallu boire ça dès que c'était prêt, avant que l'arnica se dépose.

Il se penche à nouveau vers lui.

Raoul

(à Anne) Dégage la vue, mon petit. Que notre gracieuse souveraine voie son apothicaire boire avant elle.

Il se penche sur le bourreau, le corps nu, et fait quelques exercices de gymnastique. Ensuite, il se penche plus aux yeux de Mary; elle ouvre les yeux et voit le bourreau et son aide.

Mary

(elle crie indignée) Là ! Qu'est-ce que ça signifie ? Ces deux là-bas ! Non, en ma présence !

Gervais regarde l'aide-bourreau.

Gervais

Pas complètement, hélas !

Tous interrompent leur activité et regardent le bourreau et son aide.

Mary

On a hâte à présent de porter à son comble la mesure des offenses ! L'ouïsissement partout. Gervais ! veille à ce qu'ils s'éloignent ! Eloigne les !

Anne

Il s'en gardera bien.

Jane

Il se déshabillerait plutôt lui-même et tout de suite. Notre cher Gervais n'a pas ça tout les jours.

Raoul

Il lui en fait des sourires, notre Gervais ? Que parions-nous ?

Le bourreau

(en riant, à Mary) Oui, oui, Madame, il faut un peu aider la nature, dame, à notre âge. Ça aurait pu vous faire du bien à vous aussi, Madame. Maintenant il est trop tard, non ?

Mary

Ne pourriez-vous m'épargner cela ? Ne voulez-vous pas ? (personne ne l'écoute) N'entendez-vous pas ? (furieuse) Debors ! qu'on le sorte !

Le bourreau

(désolé, à Mary) Il fait trop froid dehors, Madame. Le matin est froid, vous l'avez senti vous-même dedans. Vous avez eu froid vous-même. Faites-vous donc frictionner, par votre docteur là !

Anne

Quelqu'un doit m'aider, il faut que quelqu'un la tienne. Ses yeux de crayon doivent être droits. Tant de choses en dépendent. Gervais, viens ! Tiens lui la tête !

Jane

(à Anne, furieuse) C'est bien de toi ! pour qu'il te saccage la coiffure ! Ça t'arrangerait !

La porte, il donne un coup de pied à Didier. Didier se lève lentement et sort. Andrew va à Mary, s'incline rapidement devant elle, mais elle ne le voit pas, elle regarde fixement le bourreau. Andrew va à Jane, l'embrasse dans le cou. Il est rassuré et se tourne vers la porte - elle souffle la porte de Didier - et il rentre en courant, à droite de Mary; il s'assoit, parle et regarde autour de lui. Didier revient avec un grand pupitre monté sur pied. Il le pose près d'Andrew puis retourne à sa place. Andrew s'accoude au pupitre et parle. La scène est finie.

Andrew

(à Didier) Allez, toi ! le pupitre ! mais en vitesse ! Tu n'es pas encore parti ? Tu n'es pas encore revenu ?

Le bourreau

(à Mary) Eh oui, vous regardez, Madame, hein ? C'est comme ça qu'on fait. C'est l'usage et tout a sa raison d'être. Ça vous conserve un homme souple. Madame, à vous voir, on dirait que vous n'aviez encore jamais vu un homme à moitié nu. Qu'est-ce que vous diriez d'un homme complètement nu alors ?

L'aide-bourreau

(il rit soudain, ce qui produit une impression étrange et inquiétante)

Gervais

Complètement nu, elle sait ce que c'est. Mais peut-être pas au jour.

Le bourreau

Madame, c'est votre faute. Vous vouliez rester ici. Vous vouliez tout voir. Maintenant vous voyez tout. Vous vouliez toucher la hache et sentir ma main sur votre nuque. Vous vouliez tout ça. Je suis un homme simple, moi. Comment pourrais-je deviner ce que vous ne voulez pas voir !

Raoul

Il a raison

Symmons

(à Raoul) Pense à la médecine. La poudre se dépose. Elle devrait boire, si nous voulons voir les effets.

Raoul

Madame

Sixième toujours le bourreau. Anne est à nouveau penchée sur le visage de Mary. L'aider se relève, il part à la chasse aux rats.

Mary cesse de regarder le bourreau. Anne fait un geste de désespoir et continue le maquillage dans une nouvelle attitude.

Andrew s'élance, il ouvre le coffret avec une aide. Il fait un pas en arrière et Mary.

Andrew prend dans la cassette du papier, des plumes et se frotte, puis se referme. Il baillonne et s'élance, une fois terminé, elle s'éloigne de Mary. Anne jette les yeux autour d'elle, elle regarde le bourreau.

Andrew dispose en baillant le papier, les plumes et se frotte par son papotage. Il a pris un rat, il s'élance par la queue et le jette dans un coin.

Anne

Je suis en train de faire la bouche. Au nom du ciel, qu'elle prenne sa potion après. Il faut encore que nous l'habillions.

Andrew

(baillant) Je suis là, Madame. Vous m'avez fait appeler. J'étais en prière.

Le bourreau

Mary

(à Gervais, le seul qui le regarde encore) Oui, ici ça sera encore du bon travail. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Maintenant ils coupent les gens en morceaux et leur sortent les tripes. On ne peut plus travailler proprement.

Dans quelques heures tout ceci sera fini. Tiens toi maintenant, Mary, tiens toi pour te mériter la sainteté. Bientôt je serai délivrée de tout ceci. Bientôt !
(elle prie ...)

Symmons

Madame, êtes-vous bientôt prête à boire avec moi ? Il serait temps.

Anne

Oui, Madame est maintenant prête à boire avec toi, apothicaire. Je ferai la bouche après. (à Jane) Ce garçon-bourreau, ça ferait bien ton affaire, non ? Ton Andrew est déjà bien desséché. Avec lui, tu aurais de quoi faire !

Jane

(à Anne) Il ferait plutôt ton affaire ! Tu prendrais même un festoyeur, pourvu qu'il ait ce qu'il faut dans la culotte.

Le bourreau et son aide
se frictionnent les
mains. Gervais regarde

Raoul

Madame, votre apothicaire et moi attendons. Voulez-vous
prendre votre médecine maintenant ou non ?

Andrew

Anne regarde Mary de face,
puis elle va à elle
et fait encore une ré-
action à son visage.

Madame, je suis là. Vous vouliez dicter vos dernières
lettres. Mais elles ne partiront pas. On ne les envoie
plus depuis plusieurs jours déjà, je vous l'ai dit.
Mais vous n'avez pas écouté. Vous vouliez prendre aussi
vos dernières dispositions. Mais vous ne disposez plus
que de ce qui se trouve dans cette cassette.

Mary

« Cette cassette » les au-
tres tentent d'ouvrir et s'at-
tentent à s'éveiller et se
dressent d'effroi, mais
« Cette cassette » la cas-
sette reste close. Les
autres tentent au quatre
côtés. Il y a un bruit
de serrures et de charnières
et d'avec sifflements. Mary
tient les bords et les
pousse à ses doigts l'une
après l'autre. Puis elle
regarde ses mains. Andrew
referme la cassette et
est au pied de la chaise.

(réveillé soudain) Cui, la cassette ! Donne moi les
bijoux, mes bijoux. Je veux tout voir. Je veux porter
tout ce sacrilège fois. Qu'on les partage ensuite.
Donne moi les bagues ! donne moi le gros diamant, je
veux le mettre.

Andrew

Il n'y a plus grand'chose dans la cassette, Madame.

Gervais

Tu n'as sûrement déjà allégée, hein ?

Andrew

... depuis que vous avez distribué de si généreux ca-
deaux pour qu'on assassine la reine d'Angleterre.
Qu'elle n'a pas assassinée. Mais adieu les bijoux.
(Il baillie) Je suis prêt. A qui voulez-vous écrire,
Madame ?

Gervais

Il faut que je remue, le conium s'est déposé.

Jane va rapidement vers Andrew. Raoul saisit la main de Mary pour lui prendre le pouls et, ce faisant, regarde attentivement les bagues. Le bourreau et son aide portent une culotte très étroite qui descend jusqu'au-dessous du genou, et ils se couvrent la poitrine noire pour son nez. Jane est revenue près de Mary. Elle quitte Mary, recule et regarde le ciel. Elle a fini de coiffer la perruque. Toutes deux sont liées à côté de l'autre, devant Mary. Mary a regardé en effet, elle est belle existant. Jane désigne le visage de Mary.

Anne et Jane se remettent au travail. Le bourreau et son aide mettent leur carreau, route pour le bourreau, noir pour son nez. Gervais les regarde.

Jane

(à Andrew) Garde le bracelet, celui avec les rubis, - prends le, tout de suite !

Andrew

(à Jane) Il est déjà en lieu sûr, tu peux être tranquille.

(à Mary) Madame, si vous voulez vraiment dicter encore, c'est le moment. Monsieur le bourreau met déjà sa culotte.

Mary

Le temps... Le temps... oui, maintenant il me chasse - autrefois, c'était moi qui le chassais. Chassé - (troublée) la chasse, oui, c'était mon passe-temps préféré. J'étais dehors des journées, même des nuits entières. Les faucons dormaient, moi, non. Quand il faisait chaud, je chantais en jouant du luth. Mes propres chants. Ils étaient beaux. Tout le monde le disait.

Anne

Pas mal.

Jane

Je crois que la perruque tient. Il faut que je la fixe encore par derrière.

Anne

Le nez est peut-être trop blanc, il est trop gros.

Jane

Peins le lui donc en rouge !

Anne

Pour que ça me retombe dessus !

Andrew se repousse, inter-
dit sur le papier.
L'acier s'est enroulé.
Symmons remue la potion.

Elle recule pour exa-
miner le résultat.
Elle est satisfaite.

Elle s'approche de
l'armoire à la coupe à la main.

Elle ouvre l'armoire quel-
ques instants. Elle en sort
une coupe à la main. Elle se
penche à nouveau.
Elle ouvre l'armoire à nou-
veau.

Elle ouvre l'armoire.
Elle se penche à nouveau. Elle per-
siste. Elle dispose la
coupe de dentelle. Elle
en tire une épingle sur-
montée d'une perle. Elle
s'approche prestement vers
Andrew.

Andrew désigne le public.
Elle donne l'épingle à
Symmons. Il l'apporte.
Andrew revient.

Raoul

Oui, en la disait, Madame. A une reine on ne pouvait
guère dire autre chose.

(à Anne) Assés enfin terminé, mon petit ?

Anne

Tout de suite.

Andrew

(à Raoul) A qui allons-nous écrire, Madame ? A votre
chère cousine à laquelle vous n'avez pas écrit depuis
deux jours ? Au père ? à vos oncles ?

Symmons

Madame, ce n'est pas à moi de vous rappeler le temps.
Tout de même, le moment serait venu maintenant de vien-
der cette coupe avec moi. Nous vous promettons que vous
sentirez rapidement un mieux. Vous oublierez vos dou-
leurs.

Andrew

Elle se porte comme un charme. Elle n'a pas de douleurs,
n'a jamais eu de douleurs.

Raoul

(à Symmons) Attends que le masque soit fini. Que la
beauté primitive soit posée. Nous lui administrerons
la chose un peu plus tard. Nous aurions dû calculer
l'effet avec précision. Il vient là des personnages
importants. Quelques témoins précieux pour notre art

Symons

Je n'avais pas vu la chose ainsi.

Rioul

Essaie donc de la voir ainsi. Ça en vaut la peine.
Mais de ton mieux.

Symons

Jane coiffe la perruque.

Je te la ferai telle qu'elle a voulu être sa vie durant

Jane

La tête tout à fait immobile maintenant, Madame, s'il
vous plaît !

Jane

La tête légèrement en arrière, Madame, s'il vous plaît !

Le bourreau

Le sac pour la tête est prêt ?

Bien, porte-le là au fond, près du drap. Mais de façon
à ce qu'on ne le voie pas.

Gervais

(à l'aide-bourreau) Comment t'appelles-tu ?

Ah ! muet. Ça a souvent son bon côté aussi. Ça peut
même être utile.

Jane

(à Gervais) Il ne te déplaît pas celui-là ?

Gervais

Pas mal ! - Non, pas mal du tout.

Marne et revient en
se penchant vers Andrew.
Le baronnet boutons son
veston. Andrew est
occupé au papeterie sans
rien faire. Raoul passe
à l'arrière la chaise, tire
le bassin, regarde de-
vant et le repousse.
Anne et Jane quittent
le salon, elles vont face à
face pour regarder leur
ouvrage. Raoul est à
l'arrière, tête à l'arrière.
Raoul est visible à nou-
veau, très visible. Elle
regarde dans le miroir,
maintenant elle voit
Andrew. Jane lui donne
le miroir. Elle se re-
tourne dans le miroir.
Raoul fait comprendre
qu'il veut, à l'arrière,
que c'est inutile.

Gervais s'est rapproché
d'Andrew.

Jane

Tu te l'offrirais volontiers !

Gervais

(quasi pour lui-même) Et je l'aurai.

Andrew

(il baille, puis faiblement) Madame ! (un peu plus fort)
Madame ! écrivons-nous ? ou plutôt passons au partage !

Jane

Je pense que comme ça c'est bien, Madame.

Anne

Voilà qui est fait. Le haut est au point maintenant.

Jane

Elle peut se montrer maintenant.

Anne

Elle ne manquera pas de le faire. Et sous toutes les
coutures.

Andrew

Madame - (il baille) vos minutes sont comptées, ne l'ou-
bliez pas ! Vous devriez peut-être partager maintenant
les biens qui vous restent, avant qu'ils ne tombent aux
mains de votre cousine, la reine d'Angleterre

Gervais

(à Andrew) Qu'est-ce qu'il reste encore d'intéressant
dans la cassette ?

Mary pose le miroir et se tourne vers André.

Andrew

Pour toi, un collier de chanvre. Tu pourras t'y pendre.

Mary

Ecris Andrew ! au roi de France : "Monsieur ...!"

Mais Raoul la prend par la main.

Raoul

Il n'y a pas de monsieur ! La potion d'abord. (comme à un enfant) Sinon, on aura de terribles couleurs !

Mary

(à Raoul) Silence ! n'entends-tu pas que nous dictons ? (elle dicte sans peine) Monsieur mon beau-frère, puisque avec la permission de Dieu, à ce que je crois ..

Raoul

(énervé) D'abord la potion, mon petit. De plus "permission de Dieu" n'est pas bon.

André sort comme s'il avait écrit mais il s'écrit à la hâte et son aide est en train de chauffer de gigantesques tottes à revers, à la poulaine, qui s'allongent en pointe par devant.

Andrew

(à Raoul) Je ne trouve pas ça mauvais. C'est son style. Moi, j'écris mieux que ça.

Mary se tient les hanches, elle se dresse, raide-ment et s'approche de Anne et d'un moment à s'occuper des vêtements. Il en sort

Mary

(elle dicte) ... pour mes péchés je me suis jetée, cherchant assistance, dans les bras de cette reine, ma cousine, à la merci de laquelle j'ai passé tantôt vingt années ... (elle souffre soudain) Aaaaah !

Raoul

(tristement) Enfin, Madame ! Dieu rappelle à sa mémoire quelle doit prendre médecine ! (à Symons) Enfin ton heure.

manifestement un rat
car Didier sursaute et
chasse. Il met le pied
sur quelque chose qu'il
ramasse et laisse tomber
dans un coin.

Symons

Madame, maintenant vous êtes prête, il suffit de vous
regarder pour le savoir. Nous allons boire ensemble.

Mary

(indignée) Devrais-je boire à la même coupe qu'un apo-
thicaire ? Même avec un roi je ne l'ai jamais fait !

Raoul

Madame, je ne vois pas d'autre moyen de vous montrer
que nous ne vous empoisonnons pas. En connaissez-vous
un meilleur, Madame ?

Mary

(à Raoul, presque muette d'étonnement) Depuis quand
pose-t-on une question à une reine ? Décadence, tout
cela est décadence !

Mary se tourne vers Sym-
ons, le regarde avec
attention.

Ainsi, c'est toi l'apothicaire ? Comment t'appelles-tu ?

Symons

Symons, Madame.

Gervais

En réalité, il s'appelle Simon.

Andrew

Si ce n'est pire.

Gervais se tourne avec
intérêt vers la reine
qui s'annonce. Les au-
tres suivent peu à peu.
Andrew s'assied sur la
marche du praticable,
toujours un pied ou une
main sur la cassette.

Mary

Depuis combien de temps es-tu à mon service ?

Symons

Dix-huit ans, Madame.

Mary

Je ne t'ai jamais vu.

Symons

Cela tient au caractère obscur de ma profession, Madame.
Et à votre vue.

Raoul

Pas mal tourné, apothicaire. (aux autres) En voilà un
qui a le sens des répliques, hein ?

Andrew

En tout cas il la lui coupe.

Symons

Remettez-moi maintenant, Madame ! Je bois la première
coupée. A votre santé, Madame !

Mary

Qui. A ma santé. Et à mon avenir, à ma vie éternelle.
C'est la première fois de ma vie que je bois à la même
coupe qu'un autre.

Gervais

Et la dernière fois.

Symons

Madame, j'ai bien conscience de l'honneur qui m'est
fait. Jusqu'à la fin de mes jours je saurai en faire
état.

Gervais

Il n'y aura peut-être plus grand monde, alors, pour
écouter.

Raoul

(à Anne) Cet apothicaire ! il sait répondre. Il aurait pu aller loin.

Andrew

Non, pas lui ! un étranger.

Symmons

A votre vie éternelle, Madame !

Raoul

(à l'apothicaire) Tu n'y crois tout de même pas !

Symmons

(à Raoul) Ce n'est pas non plus à ma vie éternelle que je suis

Andrew

Il ne croit à rien celui-là !

Symmons

A d'autres choses !

Mary

Je bois à tous mes ennemis ici-bas. Et à tous mes amis futurs là-haut. (soudain elle regarde autour d'elle) Où sont mes chiens, où est John ? - Je veux voir mes chiens ! Didier !!

Jane

Il ne prie pas non plus.

Andrew

N'a même pas de Dieu !

Symmons

Un autre.

Il prend le café, nouveau
à la poste, quelques croûtes
à manger. Il s'assoit.

Symmons donne la coupe
à Mary. Elle boit.

Mary prend une autre
gorgée.

Encore une gorgée.
Andrew se lève, il se
dirige vers le bar.
Mary prend avidement
une nouvelle gorgée.

Didier revient et va
lentement vers Mary.
Le barman et son aide
causent de girantesques
choses, roulez pour le
barman, neige pour son
aide. Anne et Jane s'oc-
cupent à se servir des vê-
tements. Derrière tout ce
bristiquant observe l'ai-
le-courreau Mary regardant
Didier avec attention.
Après regarde Raoul
d'un œil flectant qui
pourrait vouloir dire :
Il fait la culotte.

Andrew

Le coq est blanc, n'est-ce pas ?

Anne

Un hérisson.

Mary

Ah, ça calme. Je le sens, cela fait du bien. Ça ré-
chauffe et rafraîchit. Maintenant je n'apaise. Mainte-
nant je vais dicter mes lettres. Maintenant vient le
moment choisi pour les adieux. Ecris, Andrew !
Non - non, mes chiens d'abord !

Symmons

Par trop, Madame ! La ration est calculée pour nous
deux.

Anne

Madame veut maintenant lui reprendre sa médecine.

Jane

Il en a besoin pour lui, à son âge.

Didier

Madame, John va être ici tout de suite. Il brosse les
chiens. Il dit qu'ils doivent reluire comme jamais. Il
dit que ça doit être de beaux adieux.

Andrew

(il baille, à part) Je voudrais qu'on en soit déjà là.

Mary

Ah ! Didier aux genoux pointus ! (elle rit) Tes genoux
sont-ils toujours aussi pointus, Didier ? (elle rit
trop fort)

Raoul

(bas à Symone) Le conium maculatum - il y en avait trop ! Un coup de valériane ! en vitesse ! avant qu'elle ne se mette à chanter !

Mary se penche en avant vers Didier.

Mary

Symone est à nouveau près de son plateau, broie et mélange

(riant, à Didier) Hein, Didier ? Tes genoux sont-ils toujours aussi pointus ?

Didier

(avec dignité) Je ne sais pas, Madame : je les regarde rarement. Ce château ci est très sombre. Mais si vous voulez vous convaincre par vous-même, Madame, je me tiens à votre disposition pour mettre mes genoux à nu

Mary

(elle rit trop fort) Non, mon ami, non ! J'ai déjà vu aujourd'hui beaucoup trop de nus. Où étais-je ? Que voulais-je faire maintenant ?

se détourne.
Didier va à sa place.

Andrew

Madame, vous vouliez prendre vos dernières dispositions. Vous vouliez partager le contenu de cette cassette

Didier ne détourne tout
d'ailleurs de l'air bour-
geois, se faufila vers
Raoul et la cassette.

Mary

Raoul, la coupe. Tu vois comme mes mains sont encore blanches. Est-ce que je ne tremble pas non plus, Raoul ? Pour rien au monde je ne dois trembler maintenant. Tous me regardent. Tous ! Le roi Philippe, le pape Sixte ...

Mary constate qu'elle a
encore la coupe à la
main, elle la tend à
Raoul. Raoul la prend
et la pose sur le plan-
che de Symone.

Raoul

(distrainement) Nous en sommes à Grégoire. Sixte est mort d'une attaque.

Didier tient la tige noire
dans la brosse.

Mary

... Le roi de France ! Ne pas trembler maintenant !

Raoul

Non, Madame ! Vous ne tremblez pas. Vous êtes calme. Je n'attendais pas autre chose. Et bientôt vous serez plus calme encore. Pas vrai, apothicaire ?

Symons acquiesce du chef.

John entre, sans être vu. C'est un joli vaurien, vulgaire et jovial de

Andrew

Bientôt elle sera complètement calme.

Il se penche sous la lampe et se met à lire. Ses yeux sont brillants et humides, et il a l'air d'être sûr sur les tableaux de connaissance mais qui ont suffisamment imagi-

Mary

Oui, ça m'a fait du bien. Maintenant je veux dicter Et mes chiens, mes chiens ... Oui, ça m'a fait du bien, maintenant les douleurs ^{disparaissent} oui, elles disparaissent - pas d'un coup - non - mais

elles dans la réalité. Elle pose sa main gauche sur son front, la tête vers le centre, et repart.

peu à peu - oui, c'est bien ainsi. Elles viennent et s'en vont, mais elles viennent doucement - oui - de plus en plus doucement - ce sont des vagues - oui

Symons

Encore de la belladonne ?

Symons s'arrête de mélanger et écoute Mary

- ce sont des vagues -

Raoul

A ton avis ?

avec attention

mais elles ne frappent pas

Symons

A mon avis, le cranium maintenant !

Raoul écoute aussi.

- non, elles s'éloignent, s'éloignent, elles s'écou-

Jane

(à Anne) L'ourlet. Coude le !

Le barreau retire sa petite chevelure grise.

lent loin de moi. Elles repoussent sa mort - je ne

Anne

Dis donc, toi ! C'est ton travail. Le mien s'arrête à la taille.

Elle fait une perruque.

la sentirai pas, ma mort -

mais elle ne doit pas non

plus s'échapper - non - ne

pas glisser de l'autre côté

et paraître à l'impro-

viste devant Dieu - non -

Sur crâne chauve est
comme un arc-en-ciel
Il prend la main et
examine la main dont
elle est enveloppée.
L'autre s'endort près de
la porte.

Raoul passe derrière la
chaise de Mary, tire le
couvercle qui est sous le
cousin, fait un signe né-
gatif à Symmons qui le
regarde d'un air inter-
rogateur, reprend le
cousin et revient en
avant. Symmons mélange.
Mary est maintenant
derrière Andrew.

Symmons s'avance.

Il revient avec un
cousin rebourré,
différent du

non - le coup du bourreau
- c'est la cloche - alors
je ... (elle se réveille)
Qui - un papa ! Andrew,
je veux écrire au papa
Oh en étais-je ? je parle
de la lettre. Pour qui
ai-je dicté ?

Andrew

(il est ailleurs)
La lettre était pour votre
cousin, la reine d'Angle-
terre.

Mary

(elle l'interrompt) Brave
Andrew, tu es très brave.
Tu auras une grosse perle.
Tu auras le droit de la
choisir. Pour n'avoir pas
dit "Sa Majesté". Ecris !
(euphorique) Je me sens
bien, Raoul. Vous m'avez
aidé, je vous recompen-
serai. Apothicaire ! tu
auras un beau souvenir !
Comment t'appelles-tu ?

Symmons

Je m'appelle Symmons, Madame.

Raoul

Et de la belladonne.

Symmons

Est-ce qu'elle le boira
sans moi ?

Raoul

Si elle ne le boit pas nous
la tiendrons et le lui ver-
serons dans le gosier. Ou
bien bois-tu avec elle ?

Symmons

Le mélange peut tuer.

Raoul

Mais pas tout de suite.

Symmons

Non, mais si sa mort est re-
tardée, nous ne l'aurons plus
assistée mais assassinée.

Raoul

Ce serait un mauvais hasard.
Comptons sur leur pontan-
lité !

premier mais aussi gigantesque. Il le place à côté du premier, la tête également tournée vers le centre, et ressort.

Gervais, toujours derrière Andrew, tend, d'un mouvement presté, la main vers la cassette; Andrew le frappe violemment sur la main. Gervais se tient la main et murmure quelque chose.

Il est dans une position qui ne peut être que celle d'un homme qui se débâille à l'aide

du bourreau et son aide continuent leurs préparatifs. L'aide s'agenouille devant le bourreau et lui presse ses bottes. Pendant ce temps le bourreau fait des mouvements de gymnastique avec les bras. Gervais essaie, comme au football, d'attirer du pied la cassette à lui.

Andrew lui marche violemment sur le pied. C'est l'occasion d'un bref corps à corps dont Gervais se tire d'abord.

Mary

Et depuis combien de temps déjà es-tu à mon service ?

Symons

Dix-huit ans, Madame.

Mary

Je ne t'ai jamais vu.

Symons

Ça tient au caractère de ma profession, Madame, et à votre vue.

Mary

Tu m'as rendu en aide, tu es mon ami, je le vois à ton visage. Tu vas me faire une faveur particulière, cela te paraît-il difficile. Andrew, qu'y a-t-il dans la cassette que je ne vois pas ?

Andrew

La lettre était pour votre cousine, Madame, cette Elisabeth.

Mary

(d'importance) Que te permets-tu ? Comment oses-tu me parler d'une reine, à moi ! La reine Elisabeth, pour toi !

Gervais

(ricanant) Raté ! tu as joué le mauvais cheval !

Jane

Madame, puis-je maintenant vous demander encore de vous lever un instant ? Nous voudrions vous passer votre jupe.

Didier

Madame ?

Mary

Va ! apporte moi le luth !

Raoul

Qu'est-ce que je disais !

Mary

As-tu entendu, Didier ? Le luth ! Je veux chanter.

Raoul

(à Symmons) Pas encore prêt ? Bientôt elle va se mettre à dîner ! (à Mary) Madame, je crains que ce ne soit après le moment ...

Mary

(elle l'interrompt, gaie et résolue) Nous avons ordonné qu'on nous apporte le luth. Nous voulons maintenant chanter un peu. Vous tous chanterez avec moi. Nous allons chanter. Ton breuvage est merveilleux, Raoul. Tu iras loin encore. Apothicaire ! Où est-il cet apothicaire ?

Te voilà, apothicaire. Tu t'appelles Symmons, je le sais. Depuis dix-huit ans déjà tu es à mon service. Tu étais presque encore jeune à ton arrivée, tu avais l'âge que j'ai et je suis encore jeune. Tu m'as frappé tout de suite. Je t'ai souvent observé de loin, dans l'exercice de ton obscure profession. Tu auras ce diamant. Je le tiens du roi de France. Il te portera bonheur.

Gervais

(il fait entendre un long sifflement contenu)

Consternation générale. Même le bourreau et son aide interrompent leur activité et observent Mary. Didier regarde autour de lui, comme s'il attendait une confirmation. Raoul caresse les braques puis va près de Symmons. Didier part.

Il se retourne sur la scène et s'exclame. Un demi-cadril se joue dans le fond. Il revient.

Symmons s'avance devant Mary.

Le bourreau et son aide font divers mouvements pour se mettre à l'aise dans leurs costumes.

Mary retire de son doigt le diamant. Les autres, à l'exception du bourreau et de son aide, se rassembleront pour assister à la transaction. Mary donne le diamant à Symmons.

elle essaie de faire si-
cession, elle essaie de
passer le justaucorps à
Mary, mais en vain.

Symons prend la bague.
Mary se leve, mais il est
trop tard. Tous regardent
Symons qui en poche la
bague. ensuite il s'in-
cline profondément devant
Mary debout.

Mary revient avec deux
anneaux, il en porte un
sur la tête. Tous sont
différents, mais tous ef-
fectivement de la même
matière. Mary se penche
et part. Il se penche la
même stérilité. Mary va
à l'église en froc. Elle le
justaucorps dans sa main.

Mary recule, il se
sent maintenant en danger.
Mary s'interrompt.

Andrew attire Jane à lui
(avec le justaucorps)
Mary (en jupon rouge) va
à Andrew. Andrew la voit
venir à lui, il repousse
Jane.

Mary entre avec un autre
anneau. Elle, le pare et
le fait. Sinder revient avec
le sien. Il reste derrière
Mary et attend.

Jane

D'abord la jaquette, Madame, la jaquette ! Vous êtes en
jupon, Madame - un instant !

Mary

Volontiers, Jane !

Andrew

(furieux) Tu t'entends à faire tes mélanges, apothicaire
! Le coquin connaît ses recettes.

Symons

Je ne sais comment je dois vous remercier, Madame. Car
je ne peux même pas prier pour vous.

Anne

C'est un hérétique, un païen !

Jane

Il sort du lieufer et il retourne en enfer. La nuit il
parle avec le diable, je l'ai entendu ! (d'une voix sif-
flante, à Andrew) Qu'est-ce que tu as gardé ? Ce sont
les boucles d'oreilles ?

Andrew

(à Jane) Un peu de calme, ma petite, du calme ! Boucles
d'oreilles ou non, notre part est en lieu sûr. Rien ne
peut nous arriver. Notre lit est fait, je voudrais déjà
que nous soyons dedans. J'ai . . . (il s'interrompt)

Mary

(à Andrew) Ouvre la cassette, Andrew ! Je veux voir ce
qu'il y a dedans. Plus grand'chose, je le sais. J'ai
été volée, tous m'ont volée, tous ont dilapidé mes
biens. Tous sont attachés aux fatuités de ce monde . . .

Le bourreau est prêt pour l'instant. Il regarde autour de lui, se frotte le front de froid. Il s'apprête à lever la carcasse du praticable. André ouvre la cassette. Mary s'agenouille et commence à fouiller dedans. Anne et Gervais regardent la cassette en silence. Didier est debout, ébahi, derrière. Il tient le cadavre. Jean a ramifié le cadavre sur le banc. Il a ramené son médaillon.

Le bourreau attire la carcasse à lui, en restant debout, et s'appuie dessus. Pendant ce qui suit, le bourreau se rapproche peu à peu et sans faire voir du groupe qui s'est formé autour de Mary. Mary est à genoux et fouille dans la cassette.

Raoul

O oui, tous, à l'exception de notre belle reine. Elle a été de tous temps hostile à tout le cliquet terrestre, la sainte. Elle aurait plutôt renoncé à son héritage, à son royaume, en échange de sa place au paradis près de son Seigneur.

Mary

Ce bracelet appartenait à mon second époux, oui, il portait des bracelets, il portait même des jarretières. Je le portais pour son enterrement ...

Gervais

(aux autres) Après l'avoir assassiné.

Didier

(à Gervais) Elle ne l'a pas assassiné. Ça je le sais mieux que toi. Celui-là elle ne l'a justement pas assassiné. En ce temps-là j'étais ...

Gervais

(il l'interrompt) Tu as toujours les genoux pointus ? Fais voir un peu, Pointe-aux-genoux ! Remonte un peu tes culottes pointues, Pointe-aux-genoux !

Mary

Oui, ça aussi, le collier. Aussi pour l'enterrement,

John rapporte en chi-
branté, le pose et
part.

J'avais vu: le tra-
serré et s'agrippent
de lui peu à peu.

Les souvenirs ont fait
oublier à Mary les bi-
jeux. Raoul tente de la
relancer doucement mais
elle pense certain aux
bi-joux. Elle se remet à
feuilleter.

Raoul tire Mary avec une
force violente; elle se
laisse relayer. elle est
à nouveau dans les souve-
nirs. Raoul reconquit Ma-
ry. Le cadavre de son mari
est le justacorps par
derrière, Anne le bouton-
ne par devant. Andrew
assis à nouveau sur la
arête, le pied sur la
tabourette. Raoul assied
Mary sur la chaise. Lui
ne peut dresser sa tête
sur la jupe et le che-
ville sur le rebord de la
chaise.

c'était un magnifique enterrement. Nous avons fait ve-
nir deux cents pauvres veuves pour le pleurer.

Jane

Non. Sinon il ne se serait trouvé personne.

Mary

Elles devaient être en noir et pleurer, et on leur laissait en échange leurs habits noirs. Elles ont remercié en pleurant, et ont baisé la main. - Oui, mon peuple m'a aimée.

Didier

(avec embarras) Votre luth, Madame !

Mary

Et ce luth ? Il n'a pas de valeur : c'est la reine
Catherine qui ne l'a offert, elle n'offrait rien qui
eût de la valeur. (elle rit) Ce qui avait de la valeur,
elle le gardait pour elle, elle le prenait aux entrées,
elle volait ! (elle rit)

Tous les Médicis volaient, chacun le sait. (elle rit
fort) Une fois, elle a arraché une épingle de diadème
des cheveux d'une dame de la cour. (elle rit)

Raoul

Madame, je vous en prie, asseyez-vous et restez tran-
quille. Vous ne devriez pas vous agencouiller. Restez
assise, adossez-vous. Votre sang ne devrait pas être en
mouvement, pas encore.

Jane

Vraiment, on doit l'habiller comme une enfant.

Mary est assise,
reclouée au fauteuil
lancier à remonter; il va
à la porte pour le luth
et classer la boîte à
lettres.

Andrew parle sans se
lever
Madame a fini de remuer
la potion; il la verse
dans une petite coupe,
écumante, la sent
à l'air, s'écume à l'air,
il se penche sur la cruche,
Andrew pose légèrement le
doigt sur la cruche.

Madame et son enlèvement
à présent: il s'agit
d'aller du marchand.
Il se penche sur son
cabinet, le tambour
s'écume par instants,
il se penche sur la coupe.
Il se penche précipitamment
sur notre monstre, il le
tousse.

son sort

il se penche dans le cabinet
il se penche

Mary

(elle rit) La dame n'a jamais récupéré son épingle,
mais elle la voyait chaque jour dans les cheveux de
Catherine. - Je vais écrire à Catherine - je vais dic-
ter ses lettres.

Andrew

Vous feriez mieux de partager vos bijoux, Madame ! Si
vous ne le faites pas ils reviendront à la couronne
d'Angleterre. Ça ne peut pas être dans vos intentions.

Mary

(elle est sans écart) Andrew, est-ce que je ? À qui
ai-je écrit ?

Andrew

Le roi Rodolphe de Bohême, Madame, la dernière phrase
disait (il baille) ... Aussi je veux maintenant parta-
ger mes derniers biens ...

Madame

Madame, on n'envoie plus vos lettres

Mary

(elle n'écoute pas) Ecris, Andrew - (elle se ravale)
Où sont mes chiens ?

John

(il crie de fond) Ils sont en route, Madame !

Symons

Le verbe, le breuvage miracle, Cranium, belladonna et
valériane !

Racoul va à Mary avec la coupe et la lui tend.

Jane et Anne posent avec grand soin la fraise de Mary, la dresse et la coupe, passent devant elle et regardent à rebrousse-poil. Elles s'interrogent par signes.

Elles se regardent avec inquiétude. Elles se disent : « C'est de la poudre. »

Jane et Anne sont satisfaites du résultat. Elles regardent derrière Mary. De là, Jane se glisse vers Andrew.

Elles commencent à mettre de l'ordre sur son pla-

Racoul

Madame, du calme maintenant ! Vos lettres ne sont plus expédiables, et les brûlez. Mais auparavant votre géôlier les lit. Mettez plutôt vos affaires en ordre ceint - nant, il est temps. **Pourtant** avant je voudrais - ou plutôt : nous voudrions, votre bon apothicaire et moi - que vous baviez cette petite coupe. Une porgée seulement, un peu amère peut-être, mais de loin moins amère que la mort si vous refusez de boire cette coupe.

Mary

Une potion, Racoul ? Pourquoi encore une potion ? Je ne porte bien ! Je ne pourrais pas mieux me porter, jamais croquer je ne me suis si bien portée. Je sens la pesanteur se détacher de moi, ma vie s'abatonne, quelque chose de nouveau commence. Je sens que je deviens plus belle.

Jane

Mais vous voudriez aussi chanter, Madame !

Gervais

En effet, Madame devient de plus en plus belle. Elle a retrouvé son visage d'il y a vingt ans.

Mary

Attention, Gervais ! Attention ! Je ne te confonds plus avec Didier aux genoux pointus ! Il y a vingt ans tu n'étais pas encore à notre service.

Gervais

Certainement pas, Madame ! Mais je vous connaissais tout de même ! Votre renommée s'étendait loin. Ces ré-

Jean revient avec un
autre chien malade.
Le demi-cercle de chiens
suit maintenant l'action
d'un regard fixe depuis
le fond. Gervais s'appro-
che d'Andrew.

Jane est près d'Andrew,
elle lui montre Gervais
qui s'approche.

Raoul est devant Mary,
il lui tend la coupe.

Silence - au fond - Jane,
elle regarde Andrew.
Elle a l'air de lui
faire un geste d'irritation
comme si elle parlait de sa-
lence. Mais Mary a enten-
tu, elle poète l'oreille.
Elle lève une main pour
faire taire tout bruit.
Elle observe Mary depuis
la porte. Quand elle se
met à fredonner, il l'ac-
compagne.

Gervais pendant ce temps
est tout près d'Andrew.
Il se rapproche l'observe.
Il se rapproche de Mary.
Il se rapproche de Jane,

cits touchant votre beauté et votre bonté. C'est pour
ça que je suis entré à votre service. Je n'ai pas eu à
le regretter et ne le regrette pas jusqu'à ce jour.

Anne

Le salaud. Il a la manière.

Jane

(à Andrew) Fais attention au crucifix. Il le guistre,
je le suis !

Raoul

(impatience maintenant) Madame, votre médecine !

Andrew

(à Jane) J'ai le crucifix sur moi. Nous sommes tran-
quilles pour nos pères, ma petite !

Raoul

(irrité, crie à Didier) Tais-toi, toi ! Arrête !

Mary

Silence - Silence ! oui -
Je ne souviens - Comment
était-ce ? (elle fredonne
puis chante) "Bien plus
utile est l'heure et non
pas la fortune / Puisqu'
elle change autant qu'elle
est opportune ..."

Qui est-ce qui souviens, j'ai
chanté ça à cette époque.

Gervais

(menaçant, à Andrew) Ouvre
la donc un peu cette cois-
se ! Montre nous ce qu'il
y a dedans.

Andrew

Tu le verras bien assez tôt

Gervais

Et d'abord ce qui manque !

Ille cétade le gage de
l'arquin. Les à leur fait
sa ligne. Plus derrière
la danse, tire le bousin,
regarde dedans, fait un
mouvement et se couche
sur son sin. Dan et Anne
font la jupe Raoul
est à nouveau devant Mary.
Anne se jette sur Gervais.

Il se jette en couteau
Raoul. Le regardant soudain
de son côté, les deux
se jettent le premier
dans; et le plus de dans
de Mary. Les deux se jettent
de son côté. Les deux
se jettent et arrêtés.

Il se jette, appuyé sur sa
tête, est assoupé.

Il se jette et se jette. Raoul
se jette. Soudain il se
jette à nouveau. Raoul
fait la coupe près de la
tête de Mary.

John place le dernier
chien encore plus près de
Mary.

Il se jette ces deux
côtés, il va à Raoul.

Il se jette les deux en per-
teux des deux côtés.
Il se jette. Raoul, dans,
dans, dans, qui entre-

Je chantais bien.
Je dansais bien aussi.
Anne, tu n'as bien danser !
Viens, danse avec moi !
Il se jette et s'arrête

Raoul

(à Mary) Dansez-vous maintenant, Madame ! (à Andrew et
à Anne) Venez vous couchez plus tard, s'il vous plaît,
à votre volonté en spectateur. (à Mary) Madame, fin
de danser et les chansons, le temps en est passé.
C'est le sort qui vient maintenant. (à Andrew et à
à Mary) Venez voir, il y aura cent fois plus de
danser là.

Gervais

Danser bien !

Mary

Cui - oui - ça veut danser ! Anne, venez !

Anne

(elle rit) Volontiers, Madame ! Le matinée est pleine
gaie !

Raoul

Anne ! Vite ! Venez ! Aidez moi ! Malade doit boire ça !
Tenez lui la tête en arrière. Je verse ! Ojaneus, toi
aussi !

John

(très fort, il imite l'aboiement) Ouah ! ouah ! ouah !
Nous voulons voir notre belle maîtresse. Voir notre

ils avaient une attitude
commune, désemparée. Ils
sont frustrés. Les boîtes
sont vides et le leur-
neur qui ne rit autour de
lui, voit les chiens, se
lève pour les regarder.

Mary se lève, regarde les
chiens autour d'elle.

On ris de leur aspect.

Il y a une boîte en la bou-
che de la boîte de la
boîte. La boîte de la
boîte de la boîte de la
boîte de la boîte de la
boîte de la boîte de la

Il reste à la boîte

Il y a une boîte de la boîte
de la boîte de la boîte de la
boîte de la boîte de la
boîte de la boîte de la
boîte de la boîte de la
boîte de la boîte de la

Mary

Gervais est près de l'aide-
de-camp; il le touche et
lui fait un signe.

Andrew fait un geste qui
signifie : surveiller.

Andrew voit pour la
boîte de la boîte de la
boîte de la boîte de la

Belle maîtrise pour la dernière fois. Ouah, ouah !
Nous voulons voir encore une fois sa tête avant qu'elle
ne tombe !

Mary

(ravie) Les voilà - là, mes amis ! Comme ils étaient
de leur vivant ! C'est ainsi qu'ils étaient mes amis,
mes compagnons de chasse ! C'étaient eux, mes fidèles
chéri(e) - Belinda - Rollo - Auguste - Jérôme - tous
eux de leur vivant - mes époux - je vous vois en
ce moment-ci - votre poil rouillé dans la pluie -
et dans son lit - jamais vous ne m'avez lâché et d'un
coup les autres - vous (ses paroles se perdent dans un
bruissement)

Raoul

(à Andrew) Notre ami Gervais me donne du souci. Dites-
m'en ce qu'il est pas déjà le plus précieux de ce
qui était dans la caisse.

Andrew

Il l'a, c'est sûr, il l'a, je l'ai vu. La caisse est
presque vide. Il faudra que je fouille sa chambre.

Jane

Les chambres sont gardées.

Andrew

Les gardes sont mes amis. Je leur ai graissé la patte
de temps en temps. Ils sont prêts à ...

Raoul

Attention ! un type comme Gervais, il a des amis par-
tout autour.

occupée avec les chiens.
Servais ait regardé avec
le la - la - la; il lui
ôte les sa - sa - sa bras,
lui met il - lui met il -
ville. Le bourgeois le
voit.

comme, comme s'il re-
sentait un danger, jette
un coup d'oeil à la dé-
table et range.

et le bourgeois sont
à nouveau derrière Mary.

et Andrew ne s'agitait
à la table de Mary.

et désigne un autre
mais Mary ne prend
de ses confu-
sans s'occupe son
à la table.

toujours humide, toi ...

John

(il rit par dessus
l'épaule d'Anna) C'est
Jacques, Maria. Vous lui
aviez donné le nom de
l'ambassadeur de France.
C'est lui qui vous l'avait
offert. Il lui ressemblait
de illece.

Mary

(elle s'agite pas; à un
autre chien) et toi, Met-
sa ? Toi, je t'ai donné à
quelqu'un. Tu ne trouvais
jamais les hommes !

John

(il rit) C'est Barbaro,
Maria. Un cadeau du pape.
C'est le nonce qui l'a ap-
porté. Il arborait l'eau
bleue. Vous ne vous sou-
venez pas ? Metse, c'est
l'autre, il-bas à droite.
Il puait celui-là.
La sraisse. Il venait des
Flandres.

la perruque est bien fixée.

Jane

Aussi bien que d'habitude.
Elle résistera à un coup de
vent, mais pas à une tempête

Raoul

Et certainement pas au coup
du bourreau.

Jane

Grands dieux. Je ne puis
tout de même pas y mettre
un clou !

Raoul

Non ? et pourquoi pas ? Ce
serait la dernière fois.

Le bourreau

La tête va tomber

Raoul

Elle tombera de toutes ma-
nières.

Le bourreau

Presque chauve.

Raoul

Tes scrupules t'honorent,
mon ami. Mais elle n'y ver-
ra rien. Nous, nous connais-
sons sa tête. Et les autres
auront une surprise.

Mary s'adresse soudain à John. John est derrière Anne. Raoul veut saisir l'occasion pour insinuer la potion à Mary, mais en vain. Mary se lève. Raoul fait signe que c'est vain. Il va à Germain qui se tient de côté.

Il va à Germain et dit quelque chose. Germain se penche à son oreille que Jane et André libèrent de leur côté. Mary se lève et prend le recueillement à sa guise. Elle vient y prêter attention. Jane court la

elle y prend la suite de l'action de Jean. Les deux, sans mot dire, mettent la jupe à Mary, c'est-à-dire qu'elles la lui passe autour d'elle. De ce fait, Mary est presque immédiatement habillée. Avant qu'il ne soit fini, Raoul, qui est Jane dressant très rapidement la jupe sur son siège

Mary

(à un autre chien) Et toi, tu es Petrus ! "Tu es Petrus" ! Ce t'a apporté des Flandres. C'était le duc d'Albe qui t'avait envoyé. Celui-là était pour les francs, ou est-ce que je me trompe, John ?

John

Vous disiez toujours les perdrix, Madame ! Celui-là, c'est en Ecosse que vous l'aviez, pas en France !
(à Anne) Attention ! (à Mary) Vous pensez à la chienne Kathy, mais vous ne l'emmeniez pas à la chasse, vous la promenez dans votre lit. Elle a mis bas deux fois. Puis Empereur d'Autriche vous a envoyé un bâtard. Il en était un lui-même.

Raoul

(à Germain) Aide moi, Germain !

Mary

(probable maintenant) Ou était-ce Rénard, le brave ?
(elle rit) Une fois il a mis un paysan dans un bel état. Le pauvre homme n'a pas survécu à la morsure.

Didier

(à Françoise soudain un accord sur le luth) Non, Madame ! (moitié pour lui-même) C'était Chichibio, c'est votre secrétaire David qui vous l'a donné, en reconnaissance de bien des choses - de beaucoup de choses. Mais ne pensez à Renzo (accord de luth) celui que vous avez piétiné à mort un jour où il avait perdu la trace !
(accord de luth)

Raoul

(à Jane et à Anne) Trop tôt ! Mais ne la boutonnez pas encore.

le fourreau dont appuyé
sur sa hache. Les chiens
sont maintenant derrière
Armand, qui a bréqué
tout de ranger. Un monsieur
s'empêche de couter en arri-
ère. Raoul fait un signe
à Gervais. Gervais se
place derrière Mary. Il
lui prend la tête aux
épaules et la renverse en
arrière, lui ouvre la
bouche. Raoul lui inspire
l'air, sans bruit, sans
secousse, sans coupes
de la langue. Anne va chercher
un linde blanc et essuie
la bouche de Mary pendant
un temps que celle-ci
s'empêche de parler. Mary a
un air de tristesse et d'ennui
qui fait croire une scène
de mort. Armand est ce
moment inactif à son pu-
sion. Un monsieur a rangé
son plateau.

Anne

(à Jane) N'oublie pas l'ourlet ! ça baille ici !

Jane

(à Anne) Occupe toi de tes propres affaires !

Mary

A qui les laisserai-je, mes chiens ? On se les arrache-
ra, ces souvenirs de ma personne. Je veux les distri-
buer à mes amis. Andrew, écris ! Barbaro sera pour le
Comte de Mar, qui ...

Didier

(à la comtesse, il frappe un accord) Vous l'avez fait
exister il y a vingt ans, Madame ! (accord) Il était
innocent.

Mary

Oui, le Comte de Mar. Il aime les chiens, comme je les
aime. Et Rônard, lui, sera pour Monsieur de Condé qui
aime les grosses bêtes.

Andrew

Monsieur de Condé a été pendu la semaine dernière, Ma-
dame. - Madame, l'encre sèche à ma plume. Vous vouliez
encore dicter des lettres.

A l'archiduc d'Autriche.

Anne

(à John) Qu'est-ce que nous
ferons de ces lettres après

Mary

Ça m'a fait du bien, Raoul !

John

beaucoup de bien. Donnez
moi le miroir. Je veux me
voir encore une fois !

(à Anne) Elles sont déjà
presque toutes vendues en

John regarde autour
de lui.

Anne lui donne le miroir.

Je veux me souvenir de moi
là-haut.

souvenir

Mary disparaît derrière
le miroir.

Anne et Jane retirent du
sacnequin la cape blan-
che; Jane la tient, Anne
la brosse.

Mary écoute, il fait
un signe à l'aide-bour-
reau. L'aide se glisse
à pas vers la porte;
Mary, à quelques pas
d'elle, attend, le front
dans sa main.

Mary se penche de
sur son côté la sus-
pente dans un coin de Sa-
lon à ce que personne ne
la voie. Il l'ouvre. John
différent et là, voit le
casson et va à lui. Le
casson dort. Mary se
penche toujours dans le
miroir. Raoul lui prend
la main et prend son pouls.
Andrew met la main dans
la cassette.

Mary est déjà en train de
partir. L'inventaire pendu
à son cou, le casse et
s'échappe. Raoul tâte le
front de Mary derrière le
miroir.

Là-haut je ne me verrai
plus. Je n'aurai plus en-
vie de me voir du reste.

Symons

Non, je ne tiens pas à rester. Je peux m'imaginer la
suite.

Raoul

Mais attends moi ! nous restons ensemble.

Symons

Et maintenant le médecin n'est rien dans son apothé-
caire.

Raoul

L'apothicaire dans le médecin ^{est toujours} en danger. Songe à cela !
Dans le médecin qui prescrit les ordonnances il n'est
qu'un mauvais magicien, toujours à deux doigts de la
potence. Et toi - qui n'est ni protestant ni catholi-
que - je m'étonne que tu sois encore en vie.

Symons

Peut-être plus pour longtemps.

Raoul

Sans moi, certainement ! - Elle devient calme mainte-
nant, très calme. Ton cranium commence à faire effet.
Presque trop calme maintenant. Attends encore un ins-
tant. - Je crois que c'est bien. (un temps) Toi et moi,
apothicaire, nous ferons nos preuves de multiples ma-
nière. Nous adoucirons la mort sur le billet or de la
potence, nous aurons de sorte qu'elle soit la bien-

Andrew rapporte la cassette sans bruit.

Mary pose la cassette satisfaite.

Quand regarde Mary, il est satisfait lui aussi. Il fait à Symmons un signe d'acquiescement.

Symmons reprend son plateau. Maintenant Rachel va aller chercher la cassette dans le coffre. Symmons, qui s'efforce de paraître calme, regarde vers l'antichambre pour regarder Mary.

veuve, nous en faisons une réjouissance. Je me recommande comme médecin à **tous** les condamnés à mort.

Symmons

Ce serait difficile. On ne laisse le médecin approcher que des reines. Les autres meurent sans secours.

Mary

(à Anne) Tu as bien fait ton travail, Anne, nous sommes satisfaites. Je te donnerai . . . Andrew ! Je veux voir les boucles d'oreilles.

Andrew

Médecine, je crains que vous n'ayez pas le droit de retirer les boucles d'oreilles. C'est la loi ! Elles sont la honte du bourreau. De même votre collier . . .

Mary

(calme et résolue) Nous as-tu entendu, Andrew ? Nous avons dit : les boucles d'oreilles ! (à Jane et à Anne) Retirez donc les boucles d'oreilles maintenant, vous deux.

Andrew

Les voici, Madame. Mais je crains qu'on ne vous oblige à retirer tous ces bijoux avant de poser votre tête sur le billot.

Mary

Laissez-nous ce soin, Andrew ! Nous ne demanderons pas à un bourreau ce que nous avons le droit de faire et de

John

(au bourreau) Hé ! mais tu dors !

ne pas faire. Sur notre dernier chemin nous porterons ce qui nous plaît et non pas ce que d'autres sont tenus de porter. Nous réservons nos droits pour

ce que Suzanne, cette
sœur. Car, la... le
plume de son... L'oise
bourreau saisit le... de-
ta sur derrière et le
fait glisser sans bruit
dans un... sur le
de... feuille des
vêtements de sort, trouve
le bureau et d'autres cho-
... L'oise... dans la main,
mais le lui donne quelque
... L'oise... n'est pas
... et... le main
... Suzanne... de
... peut... recon-
... l'oise... tard.
L'oise... fait... de
... tout... se...
... et sans que per-
... le... à
... l'oise... qui
... avec une
... - il
... - et frappe
... l'oise... accord,
...; personne ne
...
L'oise... incline avec re-
... et un sérieux
... devant...
... près du bur-
... -
... regard... à
... retourne lui aussi

ret Tudor était aussi fille du roi Henry VII d'Angle-
terre, tandis que ma cousine, la reine Elisabeth d'An-
gleterre, est certes fille du roi Henry VIII d'Angle-
terre - et par là petite-fille du roi Henry VII d'An-
gleterre - mais, d'après notre religion, la seule qui
représente la vraie foi sur cette terre, le mariage du
roi Henry VIII d'Angleterre avec la reine Anne, fille
du Comte de Bretagne et de son épouse - n'importe
pas valable puisque le mariage du roi Henry et de sa
précédente épouse, Catherine d'Aragon, n'était pas lé-
gitime. C'est pourquoi la reine Elisabeth d'Angleterre
n'est pas fille légitime du roi Henry VIII, et nous
sommes non seulement reine d'Ecosse mais encore l'héri-
tière légitime du trône d'Angleterre et reine d'An-
leterre. Dis-le au bourreau et dis lui de le dire à tous,
et même le dire même à tous les bourreaux !

John

Très bien, Madame, je vais le lui dire. Demain tout le
monde le saura, à commencer par les bourreaux.

Rosal

(avec satisfaction) Elle a retrouvé la mémoire.

Le bourreau s'est levé.
son aide se lève en hésitant, et observe Gervais.
de la main de Paulet tombe
sur les chiens, il les
regarde un instant, in-
stantanément et brièvement
sa plume, fait un signe
d'accueil au bour-
reau.

Mary

(elle l'interrompt, aimable) Bonjour, mon oncle !

Paulet

Vous devriez être dans votre chambre !

John

Ça pas dans sa chambre.

Raoul

Madame ne peut plus bouger, Sir. Nous l'avons préparée
ici pour ne pas avoir à la trainer ensuite au billot.

Paulet désigne les chiens.

Paulet

Qu'est-ce qui viennent faire ici ces bêtes ? Fiez de
surtout, à vous ! L'heure est aux chiens sauvages.
(aux serviteurs) Enlevez moi ces bêtes, et tout de sui-
te ! (il se ravise) Ou bien non ! non ! Laissez les là !
Des chiens malheureux comme t'rouna de l'exécution
d'une capitale capitale - (il rit) ça n'est pas mal -
ça ne peut-être de mieux. Laissez les là ! Mais, quel sorte
ce genre ! Que penseraient nos invités de Londres !
(à Mary avec une satisfaction mêlée de colère) Je vois,
vous êtes prête, Madame. Très bien. Vous feriez bien
de mettre au point vos dernières paroles.

Mary

Mes dernières paroles sont pour Dieu. Je n'ai pas à les
mettre au point, je n'ai mis au point ma vie durant.
Mais vous avez raison, Paulet : je vais les dire. A lui.
Plus personne ne se comprend ici bas.

Il rest qu'à cette su-
ccède à l'heure au cadavre
de l'attention de ses
tres - excepte à l'heure
qu'il n'a pas de son
d'heure. Tous, sans l'ai-
de bourreau qui est au
premier plan gauche, et
l'heure qui se rapproche
de la fin de son premier
de l'heure, vont vers le
cadavre. Ils sont groupés
autour de lui. L'heure
bourreau observe Gervais.

Il est fait signe au bourreau d'approcher et va avec lui à la messe.
L'orgue est assise très droite, elle prie à voix basse et intensément.
Cervain est accroupi sur le sol et ouvre la cassette pendant que personne ne l'observe, excepté l'aide-bourreau.

Raoul
Malédiction ! C'était mon apothicaire.

Andrew
Celui-ci ne fera plus de mélanges.

John
(à Raoul) Il a sûrement emporté quelques secrets avec lui, non ?

Raoul
J'aurais eu bien besoin de lui encore. Il exerçait son art comme personne !

Anna
Mais c'était un païen.

June
Il parlait la nuit avec le diable.

Raoul
Païen ou pas il connaissait son métier.

Andrew
C'est Cervain. C'est lui qui l'a dévotisé. Ça il me le paiera.

Paulet
(au bourreau) Tu t'appelles Maître ... ?

Le bourreau
Bull, sir. Jack Bull, premier bourreau de Londres.

Paulet
Bien, Maître Jack. Ecoute : il est de la plus grande importance qu'il ne reste rien de la chaire et du sang de cette dame, rien !! Tu ne comprends ?

Le bourreau
Je comprends, sir.

Paulet
Tout ce qui restera devra être brûlé, tout ce qui portera la moindre goutte de sang. Nous ne voulons ni reliques, ni ...

Le bourreau
Reli ... ? Je ne comprends pas, sir.

Paulet
Des reliques - bon - rien qui rappelle le souvenir de la reine et de sa foi.

Gervais prend dans la cassette quelques objets.

Andrew se lève et va à sa place. Il voit Gervais près de la cassette et se précipite vers lui par derrière. Il le frappe d'un coup et obtient ainsi le combat.

Paul revient tout étonné et s'empare de l'arme. Andrew, il tire le bassin et se retire.

Paul va à Rachel. Rachel tire le bassin. Gervais retire complètement le bassin et l'épée. Paul est à nouveau près de Mary, il lui prend le cou, il est satisfait.

John

(à Andrew) Car cet apothicaire était un bon ami, n'est-ce pas ? Tu l'aimais et tu ne cessais de prier pour lui, n'est-ce pas ?

Andrew

Il ne le paiera !

John

(à lui criant) Fais attention, Andrew ! Il a un costume.

Paul

(pour lui-même) Malédiction ! Malédiction ! (à Paul) Bidi ! Bidi ! le bassin. Vide ça.

Le bourreau

Je comprends, sir.

Paul

J'ai fait allumer un feu dans la cour. Qu'on y jette immédiatement tout ce qui aura reçu la moindre tache de sang.

Le bourreau

Du sang catholique !

Paul

Justement. Et la tête dans le sac ! Nos chirurgiens la recoudront plus tard. Attention : non chirurgiens, non des catholiques. Sinon tout s'en ira. Je n'ai rien que te prive d'un pain supplémentaire. Mais nous arrangerons ça plus tard d'une autre manière.

Le bourreau

Très bien, sir.

Paul

Et une chose encore, Maître Jack : la hache, je l'aurais volontiers...

Le bourreau

Je regrette, sir. La hache...

Paul et Anne sont seuls.
Paul, du cadavre, il se
tourne à ses côtés et
dit : - au des-
sus du cadavre :

Paul-Lourneau suit avec
un vif intérêt la lutte
entre Gervais et Andrew.
Paul et Andrew tentent
sans un mot et avec achar-
nement. Gervais tente de
se faire entendre.

Paul va chercher à la grande
cassette de l'argent.

Paul, qui est debout,
se penche et se met à
la brosser sur la tête.
Paul revient, laisse le
cadavre sous le signe de
la croix mais va vers le cadav-
vre. Le cadavre se relève
sur ses pieds et met un grand
chapeau de cuir. Paul s'effraie
et se retire.

Paul inspecte la pièce,
il voit Gervais et Andrew
lutter, il les sépare.

Paul est à nouveau der-
rière Paul.

Anne

Je devrais d'abord finir
de préparer Madama, at-
tends ! quand elle ne se-
ra plus là, nous aurons
le temps.

Jean

Quelle nuit tu me chauffe-
ma non ! Mais il faut
qu'on se précipite d'abord
ou il ne trouve.

Jean

Veux-tu que tu aies à
t'offrir en dehors de
ses côtés là ?

Jean

J'ai tiré de l'argent,
et j'ai mis dans la cou-
ture, j'ai mis de l'argent
de côté.

Anne

Tu veux dire que tu as
mis le main à la cas-
sette ?

Jean

Toi pas, peut-être, hein ?

est retenue par Lord Kent.
Il achète toutes ...

Paul

Domage ! - Bon, très bien.
Présente toi ensuite chez
moi. Et maintenant prépare
toi, Maître Jack. Nous
ne voulons pas de retard.

Ces messieurs de Londres
doivent repartir aussitôt
après la cérémonie, ils ont
des obligations et doivent
aussi faire un rapport à la
reine. Lord Kent a eu de
mal à séparer l'argent. Mais
l'argent y avait de l'argent.
Elle n'est pas volontaire. Je
suis elle-même. Achève de te
préparer maintenant.

Jean

(à Andrew) Andrew ! Fais
attention ! le contenu !

Paul

(à Gervais et à Andrew)
Casseilles ! Faut-il que je
vous fasse jeter dans la
cour ? Il y brûle un bon
feu pour vos parents. Tu
peux, réponds-moi. Tu
crains - mais plus tard -

John met la main sous la joue d'Anne. Anne se défend, mais sans conviction.

Paulet passe à nouveau l'inspection. Raoul inspecte Mary, il regarde ses habits, examine tout avec grande attention. Paulet retourne près de la rampe et se tourne vers le groupe comme un directeur en scène qui donne ses dernières instructions avant le lever de rideau.

John se baisse près de Mary et recoude l'ouïlet. L'ide-bourreau prend les vêtements que lui et le bourreau ont quittés et les porte vers le fond. Là il jette à Gervais un regard significatif.

Anne se glisse au fond à sa place pour échapper au regard de Paulet. L'ide-bourreau retourne à sa place.

Anne

J'aurais dû peut-être tout laisser aux autres ?

John

Et maintenant la main je la mets ailleurs.

Anne

Laisse moi ! tu sens le chien rembourré !

John

C'est toujours mieux que les chiens vivants.

Anne

Je préfère les vivants.

John

Tu pourras en avoir. Nous irons à la cour d'Angleterre. Il y a plus au tant de chiens que de places.

Anne

Et qui sentent le sang. J'en aurai vite assez.

Jane (à Anne)

Pose lui le voile ! Fais en la fiancée de Dieu.

pas maintenant. (à part) Pas étonnant : un Hongrois et un Français. Et entre eux que tous les deux !

(à Raoul) Tout est en ordre, médecin ?

Raoul

Ça se pourrait être mieux. (à part) Le fil et une di-galle, Jane, là au coulet se défait. Qu'il s'aille par terre au dernier moment.

Jane

Je n'ai rien vu, Raoul.

Paulet

(à l'ide-bourreau) Remettez vos vêtements ! (à John) Et vous là derrière ! Ne venez pas ce cadavre à la fin. Jetez le dans l'égoût. Je m'en moque. On nettoiera tout après.

(à Raoul) Elle ne va pas flancher au dernier moment. (à part) Ce serait idéal.

Raoul

Au contraire, elle tend vers cet instant là. Elle s'en réjouit à l'avance.

Mary se penche vers lui.

André et John commencent à sortir de l'écurie, John très maladroitement.

Dans le couloir, à genoux à côté de Mary, comme en priant. Anne tient le voile à la main, elle l'appuie à Mary.

André traîne le pupitre d'Andrew à l'extérieur. Anne pousse vers lui la table sur laquelle se trouve le plateau de Simone.

André s'assoit.

André se penche vers elle. Elle se penche vers lui, elle se penche et se penche, elle se penche et se penche.

André repousse la table vers elle.

Mary donne le miroir à Jane. Comme la table de toilette n'est plus là, Jane jette le miroir dans le coin.

Faulet commence une ronde de prières sur toute la maison. André se penche vers elle. Faulet écoute à la porte.

Mary

Je suis presque comme j'étais. Il ne manque rien. Quelque chose même s'est ajouté ...

Jane

Ne bougez pas, Madame, sinon je vous pique la jambe !

Anne

(à Jane) Fais le donc. Elle verra comme ça qu'elle est encore sur la terre. (à Mary) Plus de mouvements violents, Madame ! Il faut que pas derrière aussi tout soit au point. Serrez y. Deux cents paires d'yeux sur vous !

Faulet

(à Jane) Aide le, animal ! N'as-tu pas pitié de cette vieille femme ? Mais il n'y a rien à attendre de gens comme ça. Enlevez moi ces menottes ! Importez ces enfants à la fond. Jetez les dans la cour, au feu, en rien n'a plus besoin !

Mary

Non - ce n'est pas là le visage d'une pécheresse. Merci, Jane ! Maintenant je me suis vue pour la dernière fois. Je ne me reverrai plus. Me souviendrai-je la nuit de ce visage, je ne sais pas. Je pense que je ne le voudrai pas. Je n'ai pas été pécheresse. Mais c'était ce que tous auraient voulu faire de moi. Ou bien non ? Sincèrement, je préférerais dormir à la belle étoile, dans l'herbe ou sur des toiles de tente, qu'avec un nomme dans mon lit ...

John est à nouveau devant Mary, il lui retire le souf des pieds et fait un mouvement circulaire de bas en haut, puis il expulse le souf.

Andrew et Gervais sont à nouveau prêts à se jeter l'un sur l'autre, ils ne se quittent pas des yeux. Laine-courreau se glisse vers des côtes derrière Gervais. Andrew le voit venir.

Raoul prend soin de Mary, il effleure le front, lui caresse le bras.

Laine-courreau se penche sur Gervais et ses terres. Laine-courreau, derrière Gervais, lui touche l'épaule. Gervais se détourne et veut l'aide, derrière lui, masqué de noir.

Laine-courreau fait un geste de la main : il attend l'argent.

Paulet est arrivé près de Laine-courreau auquel il donne quelques dernières précisions. Ensuite il va à l'écurie.

Paulet refait la table dans la cuisine et donne quelque chose à Laine-courreau.

John

(distraitement, sans s'adresser à personne) Ça ne lui aurait pas fait de mal alors, une bonne fois de bien le ...

Mary

... Je préférerais monter à cheval, oui j'aimais être en plein air, dans les batailles ou les émeutes. Je connais les nuits sans toit ... sous le ciel ...

Raoul

C'est bien, Madame. Restez maintenant avec vos souvenirs.

Mary

C'était dans une autre vie, c'était une autre Mary. Cette peau, ce visage a été autrefois tendre et lisse. Comme la glace, disaient les uns. Comme les pétales de rose, disaient les autres. Où sont-ils maintenant les uns ? ou, les autres ? où sont-ils tous mes amis ? où les gens de la rue auxquels je distribuais mes aumônes. Ils me caressaient les mains, mes mains blanches. Ah, j'ai distribué beaucoup d'aumônes ...

Raoul

Certinement, Madame, - parce que vous vouliez qu'on prie pour vous. Les pauvres gens devaient prier pour vous. Vous aviez besoin des prières de tous, même de celles des plus pauvres. De celles-là surtout ! Vous en aviez un besoin pressant !

Paulet

Madame, les invités arrivent.

Paulot va à l'autre porte
et écoute.

Andrew s'assied à nouveau
sur la marche, toujours
le pied sur la cigarette.
Gervais est debout au
fond et ne le quitte pas
des yeux.

Paulot voit le miroir par
terre, va le chercher et
le donne à Anne qui le
regarde.

Paulot regarde dans son
miroir, et elle ré-
pond. Il lui tâte les
pouces et les ongles. Même
si elle est belle, il
ne lui a rien d'un mouvement
de tête comme ça quelque
fois n'est-ce pas.

Le bourreau et son aide
ont tiré des cartouches dé-
jà usées, et pour le
moment, nous nous en
allons.

Paulot revient de la por-
te, regarde autour,
frappe dans ses mains.
Andrew se lève, Gervais
se vers la rampe. Jane et
elle mettent la cape à
l'air. Le bourreau prend
sa pioche et s'en va à
frapper avec de grands
coups de pioche.

L'aide-bourreau :

(il ricane)

Le bourreau :

J'ai encore besoin de toi
pour l'heure, le ciel ne
pardonne ! Mais après je
te chasserai promptement.
Tu n'es pas fait pour être
bourreau ! Tu es un vul-
gaire assassin ! Un assas-
sin ne fera jamais un bon
bourreau. Je n'ai jamais
attendu grand'chose de toi
mais je n'aurais pas cru
que tu étais la copie. Pour
la dernière fois ! Et en-
suite fous moi le camp,
assassin ! Retourne d'où
tu viens ! Tu pourras fai-
re ce que tu voudras. Ici
tu détruiras la profes-
sion.

Paulot :

Maintenant les voici. Cha-
cun à sa place ! Vous vou-
lez tirer gloire de cette
dame, eh bien, maintenant
vous le pouvez ! (à Mary,
mais elle n'écoute pas)
Madame, même notre bon
pasteur sera ici tout de
suite, l'oncle le doyen
et le théologien (il pro-

Mary :

Imagine - pour mon premier
mariage on jeta des pièces
d'or et d'argent parmi le
peuple. Des pièces d'or
parmi le peuple !
(elle rit)

Réoul :

Cet apothicaire nous aurait-
il joué un tour ?

Andrew :

Elle redevient un peu comme
tout à l'heure, il me sem-
ble !

Mary :

Ce fut une clameur et une
cohue ! Tous se conseil-
laient pour avoir les pié-
ces et se jetaient les uns
sur les autres, se frap-
paient sur la tête, le sang
ruisselait, il y eut beau-
coup de morts ! Tout ça
pour quelques pièces. Ça,
c'était un spectacle !
Mais je ne devais pas rire,
pas moi, j'étais la mariée !
J'étais belle - très belle
- un blanc. Mon visage de-

son aide est à ses côtés sans regarder Gervais. Mary regarde ses mains et tourne ses bagues. L'air va à Andrew, l'attire de côté. Andrew, contraint, détourne les yeux de la cassette. Gervais, qu'Andrew n'observe plus, se baisse profondément de façon à ce qu'on ne voie pas ouvrir la cassette, y faire, met le tatou dans un poche et ferme la cassette. L'air va à Gervais qui est le seul à avoir observé. Le bonheur s'effrite à son regard. Mary se penche vers lui et dit ce qui suit se glisse en secret vers la cassette de fond; là, il encadre Didier, lui chuchote quelques menaces et sort. John l'a vu, il est méfiant, il suit Gervais des yeux et sa sautelle vers la cassette. Didier semble entendre quelque chose, il va à la

nonce Pieterbra) Ça vous fera plaisir certainement ! (il rit) Monsieur le Secrétaire ! un mot. - j'ai remarqué que tu as une jolie écriture. J'ai intercepté quelques lettres.

Madame

Madame a toujours été satisfait de mon travail. Je pense de aussi plusieurs heures.

Paullet

Et sais-tu déjà au service de qui tu vas entrer ?

Andrew

Le conte de Morton voudrait te faire entrer. Il m'a écrit de venir dès que la reine sera morte. Mais ça ne me semble pas sûr. Ses ennemis l'ont menacé ...

Paullet

Le Conte Morton a été assassiné il y a quelques jours. Sa tête est plantée sur la porte de la ville d'Edinburgh.

avait être impassible. Même mon visage était blanc. Et mes mains - elles sont toujours blanches. Raoul - tu aurais une belle barbe, en reconnaissance !

Raoul

Très volontiers, Madame. Je n'ai pas de souvenir de vous.

Mary

(elle baille) Étrenne ! (elle baille) Serais-tu fatiguée maintenant ? (elle baille) Je suis fatiguée, Raoul. Étrenne, que tu sois fatiguée maintenant. Est-ce votre sottise ? (elle baille) Est-on fatigué dans de tels moments, Raoul ?

Raoul

(inquiète) Je ne sais pas, Madame. On ne connaît pas grand-chose de ces moments là. L'histoire ne raconte rien. Et moi-même je n'ai pas d'expérience.

porte, regarde dans le
carrion, écoute, retient
sa place près de la
porte, l'attend, l'attend.

Andrew

En ce cas je serais libre.

Raoul

Une chose seulement : tu
es catholique.

Andrew

Dans une heure je suis
protestant.

Raoul

Préviens toi ensuite chez
moi, nous parlerons de ça.

Andrew

Très volontiers, Sir.

Raoul

(il écoute) Qu'est-ce que
c'est ? (il écoute) Il est
grand temps que nous par-
tions d'ici à la fin.
Maintenant les invités
doivent être ici tout de
suite.

Mary

(elle baille) Étrange, comme
je suis fatiguée.

Anne

Pour l'amour de Dieu, Ma-
dame, ne baillez pas. Sur-
tout pas ça - ça fait des
râles. La poudre s'affrite.

Mary

Peut-être la pensée de la
mort nous fatigue-t-elle,
Raoul ?

Raoul

C'est bien possible, Madame.
Mais en ce cas vous auriez
du être fatiguée plus tôt.
Pour-je ne permettre de
vous rappeler, Madame, qu'
en souvenir de nos années
passées ensemble vous m'avez
promis ...

Mary

(elle n'écoute pas) Quel-
qu'un d'autres se sont trou-
vés déjà dans la situation
où je suis ! (elle baille)
Non, je ne suis pas seule.
Même des reines - Anne Bo-
leyn par exemple - mais
elle était une vraie riche-

Mary va à se baisser vers
la porte, elle baille, elle
baille, elle baille.
Elle se relève, elle se
relève, elle se relève.
Elle se relève, elle se
relève, elle se relève.
Elle se relève, elle se
relève, elle se relève.
Elle se relève, elle se
relève, elle se relève.
Elle se relève, elle se
relève, elle se relève.

Adieu retentit un cri
troufflant. Puis des pas,
des voix, etc ...

Raoul retourne aux deux
autres du fond, il remar-
que leurs. Il se tourne
vers lui, il donne des ins-
tructions. Le retourne
vers la position, les

partes écartées, appuyé
sur la hampe. Paullet, pla-
né l'aide-tourneur à côté
de lui. Louise est in-
visible.

Elle prend une pose
avantageuse, le pied tou-
jours sur la casquette.
Jane a pris le miroir et
arrange son visage.

Paullet continue son ins-
pection.

Il se penche vers le
cristal, il le tourne et
le retourne. Il a l'air
de ne pas vouloir s'arrê-
ter. Quel est son but
aujourd'hui ? Il prend
le miroir à Jane.
Après l'avoir terminé, elle le
lui passe. Jane se regarde
dans le miroir.

resse, je ne le sais pas, mon Dieu, tu le sais que je
ne le sais pas. Elle est en bas. Mais moi - moi, je
suis attendue là-haut. De là-haut on ne regarde déjà.
Mais pas réellement de là-haut, nous - tous ont mainte-
nant les yeux sur moi. Tous ! Je suis le point de mire
- le monde me regarde, sa sainteté le pape, le roi Phi-
lippe, l'empereur - (mais le son ne lui revient pas).
Tous sauront bientôt comment je suis allée à la mort,
en le leur dira, la nouvelle se répandra. Droite,
joyeuse, sans crainte. Car je n'ai rien à craindre, je
n'ai pas péché, ni contre mon Dieu, ni contre les
hommes. Les peuples m'ont aimée, il m'a portée aux nues.

Paullet

(distraitement) Mais on a dit aussi que vous étiez une
vêtue, Madame. Et exprimé le vœu que vous brûlez un
certain nombre !

Raoul

(démentant, ses propos sont plus destinés à l'oreille
de Mary qu'à celle de Paullet, hypocrite) Ces paroles
sont-elles vraiment nécessaires, sir ? Si non avant la
fin ? Vous voyez pourtant bien que notre reine vénérée
...

Mary

(elle lui coupe la parole) Laisse-le, Raoul, mon ami !
J'ai l'habitude. C'est la manière protestante. Mon trois-
ième mari était protestant, il ne me parlait jamais
autrement. (elle sourit) Jane, je te souviens, une fois
tu me portés la pièce, le visage rouge. Il avait dit
quelque chose. Tu étais encore jeune certainement.
Qu'est-ce que ça veut dire ?

Jane se regarde dans le miroir.

Jane

(distraitement, derrière le miroir) Je ne sais plus, Madame. Je ne me souviens pas de ces vilaines choses.

Jane presse devant elle.

John

Madame, Madame, je n'en rappelle, non ! Jane non, l'a souvent raconté. Il disait qu'on devrait vous boucher une bonne fois le trou de devant !

Une femme au visage démi-
sant à John qui disparaît
derrière elle.

Mary

(elle n'a pas écouté) Je me sens bien, Reoul, je vais bien. Ce votre vénérable cousine s'agit comme il faut et le mariage pour nous - elle nous les servit en pain et lait, sans ce sacrot humide - moi ce n'est toujours le 17 et toujours l'hiver et toujours le vent. J'attire le vent.

John

Madame, Madame.

Mary

Madame, Madame, ici où on annonce les ordres devant la fenêtre. Paulet, qui était ce malheureux prêtre qui vous avait perdu devant ma fenêtre ?

Paulet

C'était ma garde, c'est elle qui l'a fait. Je ne sais pas qui ils auront attrappé cette fois et dans leur zèle. Ces gaillards l'ont croient en leur Dieu. Qu'est-ce que fait cette caisse ici ? On ne heurte toujours et partent à cette caisse, enlevez ça ! et tout dans un coup, tout de suite !

Mary

C'est vous ! Ce sont vos bijoux que j'avais oubliés. Je ne suis plus ici déjà. Ouvrez, Andrew.

Paul et regarde rapidement
la scène, puis dans le
cathédrale il voit traverser
les invités. Il salue de
la main à plusieurs re-
prises. A l'allusion à
Suzanne, Anne Jane et John
se retournent et le cher-
chent avec inquiétude.

Andrew se signe et donne
le crucifix à Mary après
avoir embrassé. Kloul
regarde attentivement le
crucifix par dessus
l'épaule de Mary.

Kloul désigne le crucifix.

Il entre, par la porte
du fond. Paul et s'avance
vers lui et le salue.

Paul est un cynique, un
homme du monde, de qual-
ité, pas, plein la vi-
sibilité. Il se frotte les
mains, avance.

Paul baise son crucifix,
se tient dans ses mains
et prie à voix basse.

Les autres observent Kent.

Andrew

Madame, vous comprenez, j'avais pris votre réveil
sur moi pour le mettre à l'abri. On s'attendait
en sûreté ici, parmi ces hérétiques et ces prêtres.
Même votre brave serviteur Gervais le croyait votre
rédempteur ...

Mary

(avec souveraineté maintenant, tout son, elle écoute)
Mais pas toi naturellement, Andrew.

Andrew

(hypocrite) Madame - je voulais - plutôt je voulais
la nuit dernière, pour votre salut, l'offrir à Dieu !

Mary

Vraiment, Andrew ? Et finis sans s'arrêter de parler.
Ne te savais pas si pieux. Ouvrir la cassette.

Kloul

(à Andrew) Et ta prière t'a obtenu, il me semble, le
diamant au pied droit du Christ ! (menaçant) Tu n'as
voulait le ...

John

... soldat d'un diable ! Il l'a bouffé par mégarde en
lui baisant les pieds.

Jane

Monsieur le docteur a examiné ça de près, lui aussi !

Kent

Bonjour, bonjour, mes amis ! Le catinade est fraîche,
mais belle, on devrait être à la messe. Mais il y a
un bon feu qui brûle là dans le coin, ça réchauffe.

Kent va au bureau,
écrit rapidement son
rapport.

Le bourreau s'incline.

John assise d'ouvrir la
cassette. Le bourreau
lui fait mettre le pied
sur le pain.

presque tout cette belle vieille demeure. (à Paulet)
Vous êtes certainement heureux, Paulet, de partir d'ici!
(il regarde autour de lui) Et tous ces jolis toutous -
ravissant. On pourrait vraiment croire qu'on est à la
cité ! (au bourreau) Mais on n'a pas l'habitude de
dîner avec notre ami là ! C'est bien ce que j'appré-
sais, Maître Jack Bull. C'est toujours le vieux. Et
toujours en activité !

Le bourreau

Plus pour longtemps, Mylord !

Kent

Mais toujours en bonne forme ! Je t'aurais reconnu même
sous le masque. Quand nous sommes-nous vus la dernière
fois ? - Il n'y a pas deux semaines - c'était pour qui ?

Le bourreau

Le Comte d'Essex, Mylord !

Kent

C'est vrai, c'est vrai, le pauvre Essex. Mais on ne
peut pas le tenir. Ça a été un coup formidable,
Jack ! Toute ma considération !

Le bourreau

(il rit) Celui-là n'a rien senti !

Kent

(bas, au bourreau) Jack, la hache ... !

Le bourreau

Je vous le garde, Mylord.

Kent

Le sang ...

Le bourreau

Il se détourna, regarda
à son tour une fois à tour de
main, et se pencha sur
le cadavre. Il se pencha sur
Paul et sur Mery.
Il se pencha.
Il se pencha sur le cadavre.
Il se pencha du pied. Paul et
Mery se pencha sur le cadavre
à son tour.

... restant dessus, Mylord.

Kent

Vraiment poli, ces bestioles. Ça met un peu de gaieté
dans tout ça. Très inattendu bien sûr. (à Paul et)
D'ailleurs, Paul et, il est contraire au règlement que
la victime se trouve à l'avance au lieu de l'exécution,
avec cette chose là sous les yeux.

Paul et

Des circonstances particulières, Mylord. Elle est pres-
que paralysée. On aurait dû la trainer ou la porter ...

Kent

Tout est en ordre, Paul et, c'est bon. A condition de ne
pas le dire à Sa Majesté. Bien que - d'autres iront le
lui dire. J'arrangerai tout ça. Sa Majesté est de
sa visite demain, ces jours-ci. Le Comte de Leicester
vient d'être nommé pour la France. Mais bon -
oui, encore une chose, Paul et ! - L'entrée ouest n'est
pas surveillée ...

Paul et

(étonné) Mylord, j'ai placé les sentinelles moi-même.

Kent

Ben sûr. Mais elles n'y sont plus. Elles sont venues
librement à se croquer ailleurs.

Paul et

Je vais immédiatement m'en assurer ...

Dacier

(à Paul et) Je peux vous fournir l'explication, Sir :

Mary cesse de prier, en
instant, elle reprend
à parler, puis continue à
prier. Parmi les autres
se manifeste une inquié-
tude qui tourne à la fu-
reur. Didier est en dan-
ger d'être attaqué, mais
il est entre Kent et
Paul. L'aise-sourire se
fait plus inquiet.

Il y a un instant, il y a
eu une scène entre
lui et les autres.
Il y a un instant, il y a
eu une scène entre
lui et les autres.

Il y a un instant, il y a
eu une scène entre
lui et les autres.
Il y a un instant, il y a
eu une scène entre
lui et les autres.

Il y a un instant, il y a
eu une scène entre
lui et les autres.
Il y a un instant, il y a
eu une scène entre
lui et les autres.
Il y a un instant, il y a
eu une scène entre
lui et les autres.

Gervais, le serviteur de notre reine, a été dévalisé
par vos ventrilles !...

Raoul

... car "les gens qui croient en Dieu" - vraisemblable-
ment par elle religieux !

John

(à Didier) Et toi ! Pourquoi ne les as-tu pas ... ?

Didier

Il avait toutes sortes de bijoux sur lui. Ensuite ils
l'ont jeté dans le feu et se sont enfuis avec les ri-
ches.

André

Je n'en ai pas !

André

Mais rien dit, hein ?

André

Voillement vite ! (à
John) Garde le reste !

John

(à André) Les boucles
d'oreilles ! En vitesse !

Elle ne sentira rien.
Elle est avec son Sei-
gneur.

commissaires, Madame. Nous nous sommes rencontrés à
Paris de Juxton, nous avons même eu à cette époque un
entretiens amical... Attention, Madame ! Votre...

Kent

Que dites-vous de ça, Paul-
let ?

Paul-t (il ne trouve rien
à dire)

Kent

Veillez à ce qu'on place
immédiatement de nouvelles
ventrilles. Nous voulons
classer cette affaire là.
Je n'ai pas beaucoup de
temps.

Madame, - si je puis me per-
mettre de vous interroger
un instant - je suis heu-
reux de vous voir bien dis-
posée - et digne. Nous nous

Mary retire le crucifix.
Andrew se retire furieux
et confus.

taire voudrait tâter de votre sainteté ! Un gaillard
dévot, à ce qu'il me semble.

Oui, il y a maintenant bien longtemps depuis que ...

Mary

Il prend le soin de
Mary et, ce faisant, re-
garde minutieusement ses
doigts, l'une après l'autre.
Diciér replace son
tableau près de la porte.

Je n'ai rien de plus important à me
dire que ce que je sais de toute manière, je vous pro-
pose de vous entretenir avec quelqu'un d'autre.
(Maintenant dans les meilleures dispositions) L'volu-
tion des temps, c'est un thème immortel. Mais c'est à
ce sujet que je dois penser maintenant. J'ai plus impor-
tant à faire que de regarder le passé.

Kent

Il se penche vers Mary
et lui dit :
« Vous n'avez rien de plus important à me
dire que ce que je sais de toute manière, je vous propose
de vous entretenir avec quelqu'un d'autre. »

(Après un silence) Ce qui dans votre cas ne serait pas très
important non plus, Madame.

Mary

Il se penche vers Mary
et lui dit :
« Vous n'avez rien de plus important à me
dire que ce que je sais de toute manière, je vous propose
de vous entretenir avec quelqu'un d'autre. »

Un avenir haut et vaste s'ouvre devant moi. Je vais
près de mon Dieu.

Kent

Il se penche vers Mary
et lui dit :
« Vous n'avez rien de plus important à me
dire que ce que je sais de toute manière, je vous propose
de vous entretenir avec quelqu'un d'autre. »

Je n'ai rien de plus important à me
dire que ce que je sais de toute manière, je vous propose
de vous entretenir avec quelqu'un d'autre. Mais
vous avez raison : je n'ai vraiment rien d'important à
vous dire. Qu'est-ce qui est important pour quelqu'un
qui ne sera plus l'instant suivant, n'est-ce pas ?
Ainsi vous êtes prête, Madame !

Mary

Il se penche vers Mary
et lui dit :
« Vous n'avez rien de plus important à me
dire que ce que je sais de toute manière, je vous propose
de vous entretenir avec quelqu'un d'autre. »

Cette question aussi je l'attendais. Mais elle n'est
pas le pire de ce qui m'a été infligé sur cette terre.
Oui, lord Kent, oui. Vous voyez ! Je suis prête ! Oui !
(à Raoul) Mon cher Raoul, tu as été un bon maître. Tu
m'as bien assistée, je te remercie. Mais je ne veux pas

pose du fidèle fiducien, le tout faisant partie de groupe.

Quatre ou trois autres (à vi-
sion des hommes les autres)
restent sur la route.

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

Le Doyen (à Mary, à l'air, à
l'air de l'air de l'air)

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

peut bien s'offenser
complètement.

Jean

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

Andrew

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

Jean

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

Jean

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

Jean

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

Jean

(à Jean) Comme si tu ne
t'attends pas débrouillée
pour parler suffisamment.

Andrew

Le commandant est maintenant
en position d'attente, il
tient à deux mains la ba-
tonne, il tui en tas. Mary
tient son crucifix à sa
poitrine.

lui) Adieu à vous, ici au-
teur, mes brigands et mes
voleurs !

Jean

Adieu, s'il vous plaît, criminelle,
voleuse toi-même.

Paulet

Madame, je vous prie, plus
de parler inutilement.

Mary

Qu'est-ce qui est utile,
Paulet, et inutile ?

Paulet

Du calme maintenant ? Les
vous prie ?

Mary

Paulet, cette question
relatant de manière à in-
attendue que je n'y ai
pas de réponse à l'ap-
pro-
vis. Mais, grâce à Dieu, j'ai
rien à me dire, j'ai
vous suis plus tranquille
d'aucune réponse. Ici-
bas, je ne suis plus en
avec personne. Mes
ici-
bas sont com-
ment, la
vous prie.
Madame, j'ai

Le doyen s'adresse à Kent, Raoul et aux invités.

Il a une attitude de défiance envers le groupe de la secte d'oxy.

Il parle à nouveau aux invités.

Il continue à parler au doyen.

Il continue à parler au doyen, Raoul et aux invités. Il a une attitude de défiance envers le groupe de la secte d'oxy. Il continue à parler au doyen, Raoul et aux invités. Il a une attitude de défiance envers le groupe de la secte d'oxy.

Il se lève et s'avance rapidement vers le doyen. Les invités se regardent leurs instants. Sans cessement ils parlent.

Le Doyen

Bonjour à tous à la ronde ! C'est à vous que je m'adresse, mes amis, mes frères dans le Christ, non pas à vous, papistes là-bas ! Vous avez tous rêtin à petit feu dans votre enfer, et il y aura un pleur et des grincements de dents.

Mes amis, notre Seigneur regarde avec une complaisance d'affaire le sort de cette secte, sinon il ne nous aurait pas fait cet état aussi magnifique de son ciel tant les oiseaux s'élèvent dans les airs. N'est-ce pas tête rougie par le ciel et nous pouvons sentir un soupir de soulagement. Et maintenant nous allons tous ensemble chanter ! Nous chanterons le Gloria : *Gloria* Dieu ... !

Kent

(il intercepte le Doyen) Monsieur le doyen, nous ne pouvons malheureusement pas chanter. Je châtierais volontiers. Je ne recommencerais plus mieux, mais je n'ai pas le temps. Je dois rentrer immédiatement à bord. Je dois aller chercher le capitaine de l'Yacht. Prenez donc soin de ce que vous avez à dire, Monsieur le doyen ! Tentons...

toi qui l'a préparée. tu la vois, tu me vois ! Fais que tous la voient ! Que son image s'étende sur le monde. Non pas pour toi : je ne veux être qu'une hostie sainte au festin céleste, tout au bout de la table où, reine, je n'ai jamais pris place. Car j'ai été petite la reine. Je suis ta martyre et espère être un jour ta sainte. Car j'ai tenu. (elle murmure) Je vois la reine, les yeux fermés. Tu Devras in celo - eterne Deus ...

(elle murmure)

Raoul

(satisfait, à l'intention de Kent) C'est fini !

Kouss et Haulet se tiennent à droite derrière le bourgeois. Ils jouent le rôle de témoins. Tous comme pour une photo de groupe. Tableau. Les invités sur les côtés, à droite et à gauche. Après les premiers roulements d'annonces, perdant l'effroyable remuante de la foule guidée par les numéros, le rideau s'écroule et les acteurs se lèvent.

L'Annonce

(comme au début) QUAERIT MARIA DOMINUS REGINA
(arrêt brutal de la musique) ANNO DOMINI QUINQUEMILIA
OSTANTA SEPTEN SINE MILIA STABITO (un dix minutes)
ARTIS VITAE LONGAE BREVIQUE (la musique reprend brutalement)
HIC HANC (doucement) HOC (la peine perceptible)
HUNC - HUNC - HUNC (musique atroce)

F I N

NOTES POUR UNE SCÈNE HISTORIQUE

Étant donné que cette pièce est aussi bien "historique" qu'"absurde", elle affirme le caractère absurde de l'histoire.

Le mot "Geschichte" (1) est un des mots les plus ambigus de la langue allemande. Il ne désigne pas seulement le fait historique lui-même - c'est-à-dire aussi bien l'événement isolé, détaché de son contexte que les événements dans leur enchaînement logique- mais aussi la discipline scientifique qui l'exploite didactiquement en essayant de l'inscrire dans un système cyclique de lois. Pour l'étude de la religion on a inventé le beau mot "Théologie", pour l'étude de l'histoire nous n'avons que "Geschichte". Ceci à titre de remarque préliminaire. Pour préciser mon aversion à l'égard du mot.

"Vu sous l'angle historique" le cas de Mary "Queen of Scots" -ou, comme nous disons à la manière de Schiller, de Maria Stuart- apparaît comme suit: Mary est le "jouet des puissances". "Gage de la cabale", elle devient la victime de "sa grande rivale", qui "après des hésitations préliminaires" se plie aux "nécessités politiques" et, soutenue par ses "fidèles conseillers" (selon la version anglaise) ou par "la cabale de la cour avida de pouvoir" (selon la version écossaise) se décide pour "une action lucide" et fait exécuter son jugement; ainsi s'est accompli un de ces plus un de ces "destins historiques" qui ne concernent certainement pas que des "personnages historiques" mais qui frappent des empires entiers. (-L'Allemagne offre précisément un exemple caractérisé de "destin historique") Certes la muse Clio use aujourd'hui d'un vocabulaire plus nuancé, mais le schéma résiste au temps, comme la thèse selon laquelle un rapport de cause à effet suffit pour faire passer un fait du domaine de l'absurdité constante au plan de l'éternel, fût-ce de "l'éternel échec". En réalité ce schéma prouve avant tout que l'absurde engendre et nourrit l'absurde. Certes le lien causal existe; tout événement, finalement, a son fondement dans celui qui l'a précédé et sa ripercussion dans celui qui le suit; les dates et les faits entraînent derrière eux les dates et les faits, une guerre jette nécessairement la semence d'une autre guerre etc... mais à partir de cette prise de conscience nous ne pouvons rien faire que les enregistrer car nous n'avons pas connaissance des motifs intérieurs: il nous est refusé de pénétrer par les

(1) Geschichte: l'histoire, en allemand.

moyens de la connaissance dans l'âme de tous ceux qui prirent part à "l'évènement historique". Comme nous n'avons aucune idée des lois auxquelles ils obéissaient nous ne pouvons même pas évaluer leurs critères relatifs, sans parler des absolus. Les biographies historiques sont belles et utiles dans la mesure où elles rassemblent des matériaux; plus l'une d'elles est embellie par le style méticuleux qu'y apporte son auteur, mais dès qu'il s'agit d'interpréter, l'authenticité fait place à la spéculation et à l'identification avec le héros; on se projette et on s'attache les tentatives faites pour mettre à notre portée Wallenstein ou Frédéric le Grand m'étonnent toujours et je suis convaincu après lecture que ces personnages n'ont jamais existé.

En tes, je ne veux pas prétendre que la fonction de la psyché humaine, objet de la psychologie et de sa fille souvent maltraitée, la psychanalyse, n'est apparue que du jour où celles-ci se sont affirmées comme science - des êtres, il en existe au moins depuis Platon, même si elles ne paraissent pas toujours perceptibles et reconnaissables - mais la possibilité d'analyser la psyché qui nous est familière ne remonte pas plus loin dans l'histoire que cette psyché elle-même. Avec un personnage qui se révèle ^{l'âme} complètement que Goethe, le biographe a la tâche aisée (et abusant de sa liberté, il le représente comme s'il était l'un de nous); même les cas pathologiques comme celui de Beethoven justifient la tentative d'une analyse posthume - mais si de là nous remontons dans le temps, de quelques décennies en arrière seulement, au-delà de la Révolution française à l'époque de l'absolutisme, plus spécialement encore à ces époques où les "lumières" ne s'étaient pas encore répandues - un épais brouillard recouvre le paysage psychologique. Qui croit y voir quelque chose se trompe. Les hommes qui vivaient à cette époque de l'absolutisme nous sont étrangers et le resteront toujours et aussi bien ceux qui exerçaient le pouvoir absolu comme un privilège accordé par Dieu que ceux qui le subissaient comme un mal imposé par Dieu. (L'âme d'Auguste le Fort de Saxe qui achète le royaume de Pologne nous pose la même énigme que les âmes de ses sujets qui se laissent vendre pour en payer le prix) A qui rejette cette affirmation comme "non historique" je répondrai que je l'espère bien. A qui la taxe de fausseté je conseillerai de faire de l'exemple une preuve et de se représenter un personnage historique de 1790 en chair et en os, ayant un cœur et une âme et doté

de volonté et de pensée. Cette invite ne s'adresse naturellement pas aux historiens qui font de cette démarche leur activité professionnelle.

Mary exerçait le pouvoir absolu avec une ferveur qui donnerait à croire que Dieu lui en avait fait un don personnel et inaliénable. Elle se jetait dans l'exercice de ses droits (version anglaise) ou l'accomplissement de ses devoirs (version écossaise) mais rien ne contribuait à son bien (version protestante) ni à son salut (version catholique). Tous les témoignages, les lettres, les documents, les rapports d'ambassadeurs nous donnent -sans l'apport des commentateurs- l'image suivante: la vie de Mary ne fut qu'une lutte qui s'intensifie d'abord, puis faiblit en captivité, pour développer sa puissance et conserver ensuite cette puissance sur son déclin. Eût-elle renoncé à son empire, elle eût pu s'adonner en France à ses passe-temps favoris et y fût morte peut-être "chargée d'ans". Au lieu de cela elle mena une vie qui met en échec l'imagination de tout historien honnête. Mariée tour à tour à un enfant aminé par la maladie, à un foluquet instable et "cervelé", à un aventurier brutal, fuyant périodiquement pour des raisons de sécurité de château en château, quand elle n'était pas chassée par la guerre ou les émeutes, elle s'entoura d'une bande d'honne toujours renouvelée dont les motivations premières nous apparaissent aujourd'hui avoir été exclusivement la soif du pouvoir, l'avidité et le goût du meurtre. (Aucun de ces lords n'a fini de mort naturelle, à l'exception de Ruthven qui était phthisique et quitta son lit d'agonie pour user ses dernières forces à poignarder le secrétaire Nicolo).

Se demander comment Mary a pu supporter une telle vie serait mal poser la question. Il faudrait se demander comment un monarque absolu du 16^e siècle en général, la souveraine d'un peuple à demi-sauvage que les "lumières" n'avaient pas encore atteint, en particulier, et plus spécialement Mary Stuart, ressentait cette situation. La question reste sans réponse comme toutes les questions concernant la vie intérieure d'un personnage historique. La notion susceptible de nous faire comprendre les qualités et les défauts qui poussaient une Mary Stuart à se forger un tel destin et lui permettaient en même temps de le supporter, nous manque. La ténacité, la persévérance sont des notions trop faibles. Le mot "indécision" ne suffit pas à expliquer pourquoi Mary passe constamment de la faveur à la disgrâce à l'égard de ses proches. (Au moins

quatre de ses lords qui étaient¹⁰ familiers furent au cours d'une seule année barons, conspirateurs, instigateurs de révoltes armées contre elle, avant de redevenir ses familiers.) Comment imaginer une Mary qui, prisonnière dans les pièces glacées et empestées de l'odeur des excréments du château de Tutbury, rongée par la maladie - la part d'hystérie est difficile à discerner - prépare une révolution catholique, s'efforce de faire assassiner sa tante, la reine d'Angleterre - qu'elle appelle ordinairement sa cousine - à laquelle elle écrit cependant des lettres flatteuses, et brode des anagrammes sur des napperons? qui est prête à épouser l'inqualifiable roi¹¹ Philippe ou son fils Don Carlos, un crétin invalide, pour hériter d'un empire en décadence? qui dort entre deux femmes de chambre et par manque de temps reçoit un ministre ou un ambassadeur assise sur sa chaise percée? Comment comprendre de calme phénoménal - attesté pareillement par tous les témoins - que Mary manifeste avec autant de bravoure devant la mort par la hache - sa scène immortelle? Nous parlerions aujourd'hui de défaut d'imagination en face d'une réalité qui la dépassait, mais cette supposition se fonde sur la psychologie "moderne" et n'est pas applicable à un fait ~~historique~~ qui eut lieu il y a cinq siècles. Dans ma pièce je suggère que l'apothicaire lui prépare une potion décontractante et euphorisante. Ceci non plus, je suppose, n'est pas exact, mais cette interprétation frôlant l'absurde, elle met fin aux recherches des biographes qui rejettent l'absurde au profit d'une interprétation rationnelle et par là d'une vraisemblance douteuse. Ma version de Mary Stuart traite le personnage comme objet et non comme personnage doué de volonté.

Le mot "Geschichte" a en allemand une autre signification, il ne signifie pas seulement "history" mais aussi "story". Pour la "story" Mary est l'objet idéal. Le squelette que nous fournissent les faits attestés existe, inébranlable: il nous permet d'admettre non seulement les manières les plus différentes dont nous le garnissons de chair, mais cet chair devient absolument nécessaire pour introduire enfin dans ce vide qu'était la vie de Mary une cohérence quelconque. Par exemple: le mariage de Mary avec Bothwell nous semble aujourd'hui avoir été motivé par la panique. Mais quel trouble de l'esprit a causé cette panique? la réponse est laissée à l'arbitraire enthousiaste de chaque interprète. La plupart ont puisé alors dans le fichier "amour". L'amour, comme moteur dé-

terminant le cours de l'histoire a été de tout temps un des facteurs historiques traditionnellement admis, les plus efficaces.

Ainsi au moins trois biographes affirment que Mary Stuart était comme tous les Stuart une nature "romantique". Mais que signifie une nature romantique? La notion de "romantique" a été créée à une époque qui lui était prédestinée. Elle est devenue courante depuis, et dans la mesure où elle s'est répandue, elle est dans toutes les bouches une notion imprécise. Mais il est absurde de charger rétrospectivement des personnages des siècles passés de caractéristiques qui doivent leur découverte à une époque dont l'esprit était totalement différent. La chasteté fut découverte, je suppose, avant le romantisme, pourtant il est absurde d'attribuer, comme on l'a fait, cette qualité à Alexandre le Grand, simplement parce qu'il n'a pas couché avec telle ou telle. Peut-être était-il homosexuel ou impuissant. Il est presque plus difficile encore de conclure de l'abstention à la vertu que des actes à la débauche. L'insinuation dans ma pièce - et la supposition n'est pas nouvelle - que Mary comme sa tante Elizabeth était frigide: le mariage avec François ne put être consommé, les relations avec Barnley lui devinrent insupportables après la première nuit et Bothwell l'avait violée. Durant les dix neuf années de sa captivité les hommes ne sont que les instruments de ses intrigues. Peut-être la frigidité était-elle héréditaire; auquel cas le roi Henry VIII aurait été épargné - à moins que non? Peut-être ce mâle débordant de force n'était-il qu'un masque? De six femmes il n'eut que trois enfants une fille, une assez médiocre pour une telle "brute".

La biographie historique est un passe temps, et non des pires. Elle relève dans le meilleur des cas de la spéculation, dans le pire, du mauvais goût. Elle permet tout au plus une prise de conscience si elle est claire, honnête et l'auteur a reconnu le caractère subjectif de l'œuvre élaborée. Le "Mary Stuart" de Schiller est une pièce magnifique, les meilleurs passages sont ceux où elle s'écarte résolument de l'histoire, où les personnages peuvent s'épanouir librement, hors de toute contrainte historique. Moi par contre j'ai cherché dans ma pièce la contrainte historique. J'ai dégagé un événement unique, plusieurs fois attesté, des vrilles de l'interprétation et je l'ai présenté nu, j'ai aligné des faits bruts, je les ai soigneusement choisis suivant leurs chances de paraître évidents sans en faire un condensé qui fasse saisir le caractère inconcevable d'un événement historique. Le seul fait psychologiquement plausible dans ce drame est l'irrésistible envie de bailler qui se prend subitement dans une réaction fréquemment observée à l'approche d'un état extrême ou d'une crise.

Il est très vraisemblable que Mary n'avait pas de chiens en tissu rembourrés, elle avait par contre une collection d'horribles bichons. Mais il est difficile de mettre des bichons sur la scène. En conséquence, John le personnage qui brosse les chiens, est inventé lui aussi; L'apothicaire -présent à l'exécution- ne s'appelait pas Symmons, et n'était probablement pas juif. La terrible fin reflète d'autres atrocités, quotidiennes non seulement à l'époque mais en ce lieu. La femme de chambre, Anne remplace une autre femme de chambre dont la ressemblance avec Jane Kennedy aurait été trop grande. Le médecin ne s'appelait pas Paul mais Bourgoing, un nom trop difficile à prononcer sur la scène (d'autant que sur la scène allemande, je n'ai encore jamais entendu prononcer correctement un nom étranger). André Melville n'était pas la crapule que j'ai représenté; la crapule était l'autre secrétaire Claude Nau, mais celui-ci n'était plus là lors de l'exécution. Il est possible que Bourgoing, Cervais et Jane aient été plus loyaux que je ne les ai représentés (aussi loyau que Didier par exemple). L'histoire étudiée à partir des domestiques est encore plus incertaine qu'étudiée à partir de ^{leurs} maîtres -mais ma présentation des faits est fondée sur la supposition que Mary n'était pas loyale et se développait pas la loyauté chez les autres. C'est la seule liberté d'interprétation de ma pièce. Bien entendu Mary n'a pas parlé à son bourreau, elle n'a pas été préparée non plus dans la salle d'exécution, elle était plutôt allongée en prière sur son lit, déjà habillée, mais je voulais conserver l'unité de lieu. Aucune des libertés que j'ai prises n'a eu l'intention de faire apparaître un événement avec cette singularité à la fois brutale, satirique, ridicule et absurde avec laquelle un événement comme celui-ci doit nous apparaître si nous nous décidons à ne pas croire l'histoire et donc à ne rien apprendre d'elle (ce que d'ailleurs personne n'a jamais fait!)

Beaucoup de passages du texte sont des variations de thèmes authentiques. Parfois les thèmes ont été insérés dans le texte où il y a été au moins fait allusion, ainsi le salut matinal du Dr Flethher. Des manifestations de haine et de mépris, des inventions diaboliques attestées à plusieurs reprises, apparaissent sous forme de récit des serviteurs, par exemple, la description que fait Cervais du prêtre catholique pendu. Les souvenirs qui reviennent à Mary reproduisent des variantes d'épisodes véridiques de sa vie. Les différentes métamorphoses éclairent les facettes de son comportement, qu'ont confirmées des témoins. Le spectateur qui

quitté le théâtre en se demandant comment était vraiment Mary, aura au moins compris mon intention dans la représentation.

Cette pièce est la tentative de transposer sur la scène un événement absurde, qui, aussi invraisemblable qu'il soit, a nécessairement eu lieu. Elle traduit les actions et les réactions de ses personnages qu'il faut prendre en tant que modèles historiques. Ils représentent pour la plus grande partie le "principe négatif". Mais comme je les tiens pour subjectivement étranger au monde des valeurs - autrement je ne pourrais pas m'expliquer les atrocités de l'histoire- le public doit s'efforcer lui aussi de ^{les} regarder objectivement, sans se référer à un système de valeurs, comme on devrait regarder "l'histoire": en la recevant sans prendre parti. Cette pièce n'est pas une interprétation qui cherche à mettre l'accent sur l'histoire mais une pièce historique.